Illinois U Library

NUMÉRO 160

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LE SEL DE LA MER

Roman Inédit
d'EDOUARD PEISSON

(I)

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LE SEL DE LA MER

Roman inédit

d'EDOUARD PEISSON

(I)

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1954 by Edouard PESSON.

Supplément au N° 414 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

VANT de commencer, Godde, dit le vieux capitaine au long cours Cernay, qui, en qualité d'ancien commandant, avait été chargé, avec l'administrateur de la marine Senanque et l'inspecteur de la navigation Latouche, d'enquêter sur la perte du *Canope*, je voudrais vous poser une question. Une question tout à fait personnelle, ajouta-t-il avec une nuance d'hésitation.

— Je vous en prie, commandant.

— Etes-vous de la famille de cet André Godde qui commandait l'*Egyptien* lorsque ce cargo disparut corps et biens au large des côtes du Portugal ? Il y a si longtemps; peut-être n'en avez-vous jamais entendu parler ?

— André Godde était mon père, commandant.

— Votre père ! Pas possible ! Quel âge aviez-vous donc lorsqu'il s'est perdu ?

— Quinze ans, répondit l'ex-commandant du *Canope*. Et deux ans et demi plus tard j'embarquai comme pilotin à bord du *Virginia*.

— Le *Virginia* ! Et c'est le *Virginia* qui a répondu le premier à l'appel de votre *Canope* en détresse, qui a recueilli trois cent cinquante de vos passagers, qui vous a recueilli vous-même !

— Le même. Et Vox qui le commande, Vox... L'avez-vous rencontré, commandant ?

— Plusieurs fois. Il s'est assis avant vous à la place que vous occupez. Il a été l'un des premiers à être interrogé.

— Vox a été aussi le camarade de mes débuts comme officier à l'*Intercontinentale*. Nous nous sommes connus, il y a une vingtaine d'années, sur le *Santa-Anna*, tous deux jeunes lieutenants.

— Il ne m'en a pas parlé. Mais ce que vous ne savez certainement pas, Godde, c'est que j'ai connu votre père.

— Vous avez navigué avec lui ?

— Jamais. Nous avons suivi ensemble le cours d'hydrographie, ici, à Marseille. Nous avons été reçus, le même jour, élèves-officiers et, plus tard, le même jour encore, capitaines au long cours. Vous ne lui ressemblez pas du tout.

— Physiquement, non. Moralement, je ne puis pas savoir. Il faisait de si longs voyages. Je le voyais bien peu. C'est si loin dans le passé ! Vous venez de le dire, commandant.

— J'ai appris sa mort par les journaux, comme j'ai appris la catastrophe du *Canope* par les journaux. J'ai lu votre nom. Il m'a frappé. Un autre Godde. Mais pas une minute je n'ai pensé que vous pouviez être son fils. Les Godde sont nombreux dans la marine marchande. Vous avez peut-être même des frères qui naviguent ?

— Je suis fils unique, commandant.

— Fils unique ! Et deux ans et demi après la disparition de votre père, vous partiez ! Vous aimiez tellement la mer, le métier de marin ?

— Je ne connaissais ni la mer ni le métier de marin. J'admirais mon père.

— Votre mère vous a laissé partir ? Oh ! Excusez-moi, je suis indiscret.

Combien de fois avant d'entrer dans ce cabinet de l'Inscription Maritime de Marseille, Joseph Godde s'était-il demandé comment seraient les hommes (il s'était attendu à être reçu par les trois commissaires - enquêteurs) qui l'interrogeraient ? Comment seraient leurs visages, leur apparence, leur attitude envers lui ? Comment s'amorcerait le débat qu'il souhaitait pour être enfin libéré de l'angoisse qui le torturait depuis la disparition de son navire ? Et tout à coup, avant que ne s'engage ce débat, le nom de son père prononcé par ce vieillard dont le regard clair exprimait la candeur, la pureté, le ramenait au début de sa navigation, à l'époque où pour embarquer comme pilotin, il avait dû vaincre la résistance de sa mère, mais, surtout, ses peurs de jeune homme.

— Je n'ai pas à vous excuser, commandant, murmura-t-il. Au contraire. J'ai si

rarement rencontré des hommes qui aient connu mon père. Je veux dire : des marins.

Bouleversé, il regarda autour de lui ; des murs recouverts d'un papier rouge sombre, crasseux par endroits, ici et là décollé par l'humidité ; celui de gauche absolument nu ; celui de droite garni d'un classeur en bois clair et d'une bibliothèque ancienne ; entre les deux meubles et au-dessus d'une cheminée de marbre noir encore enfumée par les feux de l'hiver, une forte montre ronde, de cuivre, fixée sur une plaque de bois, du type même de celles qu'on trouve dans la timonerie de chaque navire quel qu'en soit le pavillon, qui marquait deux heures cinq minutes ; un fauteuil aussi fragile que celui qui craquait sous lui au moindre mouvement ; une chaise sur laquelle il avait jeté en entrant son chapeau de feutre et son manteau.

D'une haute fenêtre contre les carreaux de laquelle claquait une averse de printemps, qu'aveuglait à quelques mètres un bâtiment de pierre, tombait une lumière grise sur les cheveux blancs et la menue silhouette du commandant Cernay assis devant un bureau dont le vaste plateau disparaissait entièrement sous un amas de dossiers.

« Ça ne paraît pas possible ! » murmura Godde.

Il voyait les énormes rouleaux de l'Atlantique du nord se heurter au flanc du *Canope*, immobile, impuissant, donnant fortement de la bande, franchir les pavois et noyer les ponts. Et de leur remous neigeux, le gaillard surgissait comme un gigantesque récif noir. A moins d'un mille sous le vent, un autre paquebot, le *Virginia*, dont la coque était blanche comme celle du *Canope*, tenait la cape, par instant ne montrant que ses constructions supérieures, son banc de quart et ses deux tuyaux et, l'instant suivant, déjaugé jusqu'à sa fausse quille. A quelques encablures, sous le vent toujours, un troisième bâtiment de fort tonnage, l'*Ascania*, dispersait de l'étrave les lames qui éclataient contre ses hautes murailles.

Devant Godde se présenta son second capitaine Bertrand qui criait, pour être entendu malgré le fracas de la mer et du vent : « Commandant, le navire est complètement évacué. » Mais Godde ne pouvait détourner les yeux de l'eau, entre le *Virginia* et l'*Ascania* au flanc desquels se heurtaient les baleinières qu'il avait affalées et s'accrochaient les naufragés qui n'avaient pas coulé avant de les atteindre, et le *Canope* qui allait couler. Des torses saluaient comme des mannequins de foire, des bras levés semblaient implorer, des bouches ouvertes par la mort paraissaient hurler, des cadavres roulaient avec les radeaux auxquels ils étaient liés.

« Eh bien ! Bertrand, répondait-il. Il faut essayer de nous sauver. Les papiers sont là, dans la timonerie. Faisons un tour à bord. Nous reviendrons les prendre. » Le regard du second capitaine lui avait paru alors troublé par la peur. Mais peut-être s'était-il trompé, pensa-t-il. Peut-être dans les yeux de Bertrand, s'il eût vécu, n'aurait jamais disparu l'expression d'horreur qui s'y était gravée au moment où le *Canope* avait écrasé sous sa muraille la baleinière chargée d'enfants, de mères et de vieilles femmes.

« Ça ne paraît pas possible ! » répéta Godde dans un souffle.

Péniblement, jambes écartées, dos courbé, s'agrippant à des meubles arrachés, brisés, qui cédaient sous sa main, il traversait la grande salle à manger du pont supérieur. « Allons jusqu'à l'entrée de la machine, Bertrand. »

En bas, une lampe-tempête, dont la flamme se reflétait dans l'eau moirée, éclairait le fond d'un puits noir. « Voulez-vous que je descende, commandant, proposait le second capitaine. Mais il n'y a personne. Tout est évacué. » Bien sûr ! Il n'y avait personne. Malgré les craquements des tôles pressées par l'océan et déchirées par les lourdes pièces de la machine qui glissait, on aurait perçu le battement d'un cœur.

« Si la nuit n'était pas là, disait-il, tirant la porte d'une cabine, je ne quitterais pas encore le bord. » Il souleva la casquette qui couvrait le visage d'un corps étendu sur la couchette, pour distinguer les traits de Rouveyre, son premier lieutenant, qui s'était tué en tombant sur la claire-voie de la chaufferie. Il devinait que Bertrand tremblait derrière lui. « Non, pensa-t-il de nouveau, ce n'était peut-être pas de peur. »

« Venez. Nous prendrons les papiers, puis nous tenterons d'atteindre le *Virginia* ou l'*Ascania*. »

Ils marchaient, Bertrand et lui, l'un derrière l'autre, le long du pont supérieur, entre les aménagements et l'océan, et tout à coup une masse d'eau les enveloppait, les saisissait et les emportait. La volonté acharnée de ne pas mourir, des gestes et, à demi noyé, titubant, un bras meurtri par la ligne d'acier qui l'avait tiré de l'eau, il se trouvait entre deux hommes qui le sou-

tenaient, sur la dunette du *Virginia*, les yeux fixés sur l'épave du *Canope* à peine plus claire que les lames et plus sombre que la lumière couleur de cendre.

Brusquement, la poupe disparaissait dans un remous qui, aussi vite que les flammes d'un incendie, gagnait l'avant du navire. D'un coup, le paquebot se dressait et coulait par l'arrière.

Il n'y a que trois mois ! pensa Joseph Godde. Et maintenant. ce silence, ce calme, ce vieil homme et ce monceau de papiers noircis d'encre ! Toutes les prières, toutes les malédictions, tous les cris d'épouvante, d'agonie, là, étouffés dans ces dossiers !

— Si j'avais su, poursuivit le commandant Cernay, que vous soyez le fils d'André Godde, je serais allé vous voir. Cette affaire est tellement angoissante ! L'administrateur Senanque et l'inspecteur Latouche ont commencé l'enquête. Il fallait un capitaine au long-cours ancien commandant, on est venu me chercher...

Le marin parlait lentement, d'une voix peu timbrée, sans éclats, qu'il n'accompagnait que de gestes rares, le regard clair fixé sur le visage de Godde.

— Au début, nous n'avions que les journaux ; c'est moi qui en ai découpé les articles ; ils sont là, classés, dans une chemise. Puis on nous a remis votre rapport, puis celui de Vox. Nous avons lancé des convocations. Tous les navigateurs qui ont appartenu au *Canope* et qui ont été sauvés, sont venus ici et se sont assis en face de moi, ou de Senanque, ou de Latouche, ou de nous trois.

— Excusez-moi, interrompit tout à coup Godde. Mais pourquoi avez-vous attendu trois mois pour me convoquer, moi ? Je croyais qu'en pareil cas l'usage était d'interroger d'abord le commandant.

— C'est exact, et je voulais vous faire appeler tout de suite Senanque et Latouche ne m'ont pas suivi. J'ai dû m'incliner. Aujourd'hui, je pense qu'ils ont eu raison. Nous n'entendrons le commandant Godde avec profit, disaient-ils, que lorsque nous connaîtrons tout de l'affaire, le vrai et le faux. En effet, de la manière dont nous avons procédé, nous avons maintenant une idée bien nette de ce qui s est passé.

« Tous ceux du *Canope* ont eu à répondre à des questions orales et à nous faire un rapport. « Que devons-nous écrire ? » nous demandaient certains. « Tout ce que vous voulez. Ce que vous avez fait à bord, ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu, ce que vous avez pensé, comment vous avez été sauvés »... Voyez les dossiers ! »

— Je les ai vus, commandant.

— Ils se sont formés, épaissis, gonflés. Il est venu ici, aussi, après Vox, des officiers et des hommes du *Virginia*. Nous avons écrit au commandant de l'*Ascania* qui, pour son compte, a recueilli deux cent soixante et dix-sept rescapés...

« Ce n'est pas tout, poursuivit le vieux marin un peu à court de souffle, le Consul de France à Naples a recherché les passagers du *Canope* débarqués dans ce port. Ceux qu'on a trouvés et qui avaient quelque chose à dire ou qui le croyaient, l'ont écrit.

« Nous nous sommes fait communiquer des documents. Nous avons fouillé des archives, consulté des hommes qui n'ont pas du tout été mêlés à cette affaire... Mais Godde, ajouta Cernay après une courte suspension et sur un ton plus bas, Godde, ce que je veux vous dire d'abord, c'est que depuis trois mois que presque chaque jour je m'assieds devant ce bureau, je pense à vous... »

Le visage de Godde exprima si nettement la surprise que le marin appuya :

— Oui, à vous. En lisant les rapports, les dépositions, les lettres, en écoutant les hommes, je pensais au commandant du *Canope*. Moi, capitaine au long cours, je pensais au capitaine au long cours dont je ne connaissais que le nom, celui d'un ancien camarade, qui s'était trouvé sur la passerelle du *Canope*.

« Ce que je lisais, ce que j'entendais était si dur, si pénible pour moi qui ai quarante ans de mer, que je me mettais dans votre peau et souffrais ce que vous avez dû souffrir. Maintenant je vous vois, vous avez un visage et vous êtes le fils d'André Godde. Voilà pourquoi je me suis permis de vous poser cette question : « Et votre mère vous a laissé partir ? »

Pris à la gorge par l'émotion, Godde, incapable de répondre, baissa seulement la tête.

— Senanque n'est pas libre aujourd'hui, reprit le commandant Cernay après un assez long silence et parlant plus rapidement. Il vous recevra un de ces jours. Mais Latouche viendra dans l'après-midi, vers les cinq heures. C'est bien ainsi ; nous serons d'abord entre marins. Ils sont bien tous les deux, mais Senanque ne s'est jamais trouvé sur une passerelle, et Latouche qui est un ingénieur, un mathématicien, n'a navigué — je veux dire : fait vraiment de la navigation — que peu de temps et dans la Marine nationale.

ELA dit, poursuivit le vieux marin après avoir chaussé des lunettes d'or dont les verres donnèrent un éclat assez dur à son regard clair, venons-en à l'affaire. Un mot de votre carrière. Ce n'est même pas une formalité. Il y a certainement là, dans votre dossier, le relevé de votre navigation. Mais depuis que je suis ici, j'ai pris pour habitude de tout faire dire par ceux que j'interroge. On découvre des détails intéressants. Voyez : j'ignorais que vous étiez le fils d'André Godde et que vous étiez entré dans la marine marchande par admiration pour votre père.

« Vous avez donc embarqué pour la première fois à bord du *Virginia*, comme pilotin. Ensuite ? »

— Je suis entré à l'école d'hydrographie de Sète.

— Votre père, lui, avait suivi le cours à Marseille.

— Ma mère était retournée vivre à Sète.

— Encore une question indiscrète, Godde. Vit-elle toujours, votre mère ?

— Je l'ai perdue, aussi. Mais il n'y a pas bien longtemps.

— Vous n'avez pas subi d'échec ?

— Non. Les deux ans de cours achevés, j'ai été reçu élève-officier. J'ai accompli mon service, toujours embarqué, précisa Godde. La seconde année, comme aspirant à bord d'un remorqueur de haute mer basé à Brest. J'ai fait six mois de voile à bord d'un « Borde ».

— Vous avez doublé le cap Horn ! (1)

— Deux fois, commandant. J'ai été reçu lieutenant au long cours. J'ai navigué comme officier de quart à bord de divers cargos, ce qui m'a fait faire à peu près le tour du monde. Enfin, j'ai obtenu le brevet de capitaine au long cours en 1893.

— Vous êtes entré tout de suite à l'*Intercontinentale* ?

— Oui. J'ai embarqué sur le *Santa-Anna*.

— Et l'*Inter* ne fait que la route de New-York ! Il y a donc vingt-et-un ans que vous êtes sur cette ligne. Cela représente une belle expérience. Et c'est à vous que l'histoire du *Canope* est arrivée !

— Malheureusement, répliqua vivement Godde piqué par la tournure de la phrase. Tous les officiers de l'*Inter* arrivés à l'âge du commandement ont à peu près la même expérience. Je pense que cette histoire aurait pu...

Le vieux marin l'interrompit d'un geste.

— Vous me comprenez mal, Godde. Je pensais seulement à la malchance. Continuons. Vous avez donc été lieutenant en second puis en premier. En quelle année avez-vous été nommé second capitaine ?

— En 1903.

— Vous n'avez jamais eu d'histoire !

— Jamais, commandant.

— Ce n'était pas une question. Nous le savons. Vous avez toujours été bien noté, bien vu, même par Derieu.

— Bien vu par Derieu ! s'exclama Godde.

— Oui. Sinon vous aurait-il choisi comme second capitaine pour le *Canope* ?

— Choisi ? Que me dites-vous là, commandant ?

— Vous ne le saviez pas ?

— Non. C'est tellement étonnant ! Mais — excusez-moi — d'où tenez-vous cela ?

— De Maurin lui-même, votre capitaine d'armement. Il fallait un second pour le *Canope* que l'*Inter* venait d'acheter, qui se trouvait à Londres, dont on avait confié le commandement à Derieu. On a soumis à celui-ci trois noms, et il vous a choisi.

— Je pensais qu'il m'avait accepté... Je ne vous ai pas dit que c'est Derieu qui commandait le *Santa-Anna* à bord duquel Vox et moi avons débuté à la Compagnie comme officier. Mais, depuis, je n'avais jamais plus navigué avec lui. Et il m'a choisi ! répéta Godde avec toujours le même étonnement dans la voix. Nous n'étions pas si bien que ça ensemble, à bord du *Santa-Anna*.

— Avec Derieu, on ne savait jamais.

— Vous le connaissiez, commandant ?

(1) A l'époque où se situe le roman, le passage du cap Horn, à bord d'un voilier, donnait un avantage aux candidats au brevet de capitaine au long cours.

— Oui. Je vous en parlerai. Continuons. Choisi par Derieu, le directeur vous a fait appeler, vous a appris votre nomination et votre départ pour Londres et vous a laissé entendre qu'il ne tarderait pas à vous donner le commandement d'un cargo. Est-ce exact ?

— Tout à fait, commandant. Je vois que vous êtes très bien renseigné.

— Dites-moi, poursuivit le vieux marin après avoir acquiescé d'un sourire. Que saviez-vous du *Canope* lorsque vous êtes parti de Marseille, avec l'équipage, pour l'armer ?

Godde eut un léger sursaut.

— Guère plus que ce que vous venez d'en dire, commandant. La Compagnie l'avait acheté, justement pour remplacer le vieux *Santa-Anna* à bout de course. C'est d'ailleurs Maurin qui me l'a appris à mon arrivée à Marseille — j'étais second sur le *Stella-Polaris* — en m'annonçant que le directeur m'attendait.

— C'est tout ce que vous a dit Maurin ?

— Tout. Avec quelques phrases de ce genre-là : « Deux fois plus d'émigrants que le *Santa-Anna* » et : « On gagnera quarante-huit heures sur la traversée ». De toute manière, ajouta rapidement Godde, ce n'est pas Maurin qui en aurait dit autre chose que du bien.

— Pourquoi ?

— C'était son navire. C'est lui qui l'avait acheté, expliqua-t-il.

— A en croire quelques-uns des témoins que j'ai entendus, poursuivit le commandant Cernay sans relever la remarque, il paraît que déjà à cette époque-là... Ça remonte au mois de novembre, n'est-ce pas ?

— Equipage et officiers, à l'exception de Derieu qui nous a rejoints huit jours plus tard, nous sommes partis pour Londres le 1er novembre.

— Eh bien, déjà on chuchotait, à Marseille, précisa le vieux marin, que le *Canope* était un navire... disons : douteux.

— C'est possible, répondit Godde de plus en plus surpris du tour que prenait l'entretien. Je l'ignorais. Débarqué du *Stella-Polaris*, j'ai eu juste le temps de prendre du linge et de partir. Mais on ne devait pas en savoir beaucoup sur le *Canope* avant notre départ, sinon le malheureux Rouveyre m'en aurait parlé. Il était à l'affût de tous les bruits qui couraient... Ce n'est pas pour médire de lui. Nous l'aimions, tous.

Godde reprit tout de suite :

— Nous avions embarqué à Marseille pour Londres sur le paquebot anglais *Empress*, et ce fut le second officier de ce navire qui me parla le premier du *Canope*. Ou, plutôt, qui fut le seul à m'en parler. Parce qu'ensuite je me suis moi-même trouvé aux prises avec ce navire, et j'en sais plus sur lui que n'importe qui.

Godde se tut mais, avant que Cernay eût eu le temps de prendre la parole, il ajouta :

— Commandant, je voudrais savoir pourquoi vous me posez tout de suite toutes ces questions sur le *Canope*. Je croyais que...

Le vieux capitaine au long cours l'interrompit.

— Je vous pose les questions auxquelles ont eu à répondre tous ceux qui sont venus ici. Racontez-moi donc ce que vous a dit cet officier.

— Ce que les journaux ont imprimé depuis le naufrage. Que la *Pacific* qui avait fait construire le *Canope* l'avait renvoyé aux chantiers après six mois de mer. Puis, qu'après quelques mois encore de navigation, elle l'avait vendu à un armateur allemand qui y avait englouti une fortune avant de s'en débarrasser au... désavantage d'une compagnie sud-américaine. Que maintes fois dans les journaux il avait lu que le *Canope* se trouvait en difficulté quelque part en mer. Qu'il le croyait au fond ou démoli.

— Il ne vous a rien dit de vraiment particulier ?

— Non, rien, répondit Godde après un instant de réflexion. Je veux dire : rien dont je n'aie pu m'apercevoir moi-même. Un de ses camarades avait navigué quelques mois à bord du *Canope* et avait demandé son changement parce qu'il le trouvait difficile, compliqué, *disconcerting*. C'est un des mots qu'il a employés. Comprenez-vous l'anglais, commandant ?

Et sur un signe de négation du marin, Godde traduisit : « déconcertant ».

— C'était presque prophétique ! Et dans quel état avez-vous trouvé le *Canope*, à Londres ? J'ai lu dans un journal italien — il est là, quelque part, ajouta le vieux capitaine au long cours avec un geste vers les dossiers. Je ne le cherche pas, c'est inutile — qu'il « pourrissait » dans un dock.

— C'est absolument faux, protesta Godde. Ce qu'ils ont pu écrire dans les journaux ! Mais je n'avais jamais lu cela. Et l'*Inter* n'a pas protesté ?

— J'ai là, aussi, la protestation. Qu'en était-il exactement ?

— Le *Canope* est passé au bassin avant notre départ de Londres. Et nous n'avons jamais eu aucun ennui venant de la coque.

Elle était en bon état et parfaitement étanche.

— Certainement, le journaliste qui a écrit le mot : « pourrissait », n'a pas pesé son terme. La presse ! Ses légèretés, ses imprécisions, ses erreurs ! Il a voulu dire : abandonné, délaissé.

— Il y avait une équipe d'entretien à bord qui, d'ailleurs, a plié bagages tout de suite. Et nous avons été dans le plus grand embarras.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? répéta Godde. Le camarade de l'officier de l'*Empress* n'avait pas menti. Difficile et compliqué. Imaginez, commandant, un navire où rien n'a été conçu ni installé comme à bord d'un autre navire. Où chaque appareil vous propose une énigme à résoudre. Que ce soit le guindeau, les treuils, les cabestans, les mâts de charge, le système pour déborder et affaler les embarcations.

Godde se tut un instant, puis :

— Cette baleinière qui n'a pu être décrochée, qui a été écrasée. Je ne veux pas rendre responsable qui ne l'est peut-être pas, mais... Cependant, j'avais rompu mes hommes à ces systèmes ! Enfin, moi, nouveau venu à bord, j'ai travaillé dans le noir. Et je ne vous ai pas parlé de la circulation : eau douce, eau de mer, vapeur; un « puzzle » à devenir fou. Les caisses à eau, un mystère ! Pour un second capitaine, vous vous rendez compte, commandant ! Et la machine !

« Le second soir, après une journée éreintante, j'errais à bord, découragé. J'allais dans l'inconnu des coursives. Un véritable labyrinthe. Je ne savais plus où j'étais. Tout à coup, une cabine ouverte devant moi, que le rayon de ma lampe fouille, un homme en bleu de chauffe, les coudes sur la table, qui tourne la tête, deux yeux sur moi cherchant à me donner un nom. C'était le chef mécanicien.

« — Charrel ! Que faites-vous là, tout seul ? »

« — C'est vous, Godde. Ce que je fais ? Je voudrais pleurer mais je ne puis pas ; je suis trop vieux... ou pas assez. Cette machine ! Je ne sais pas comment m'y prendre. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Ça doit être un fou qui l'a imaginée. Vous savez, il y en a ! Sous prétexte de faire mieux que les autres. Et ça date de dix ans ! Je ne suis pas encore arrivé à donner de la lumière. Ils sont tous sur mon dos, à chaque minute, les uns après les autres. « Chef, comment faut-il faire ? Chef, je ne comprends pas. » Moi non plus, je ne comprends pas, et j'ai trente ans de métier. C'est à devenir soi-même fou.

« Voilà, commandant, ce qu'était le *Canope* quand nous l'avons pris à Londres, Charrel comme chef mécanicien, moi comme second capitaine. Mais celui qui a écrit qu'il « pourrissait », est un menteur. »

— Non, Godde. Pas un menteur. Je vous l'ai dit. Et ce qu'ont publié les journaux n'a pas d'importance. Nous avons des documents. Mais je contrôle. D'ailleurs, ce que vous venez de dire cadre exactement avec la déposition d'Ollivier, le second mécanicien.

— Avec ça, poursuivit Godde comme s'il n'eût pas entendu, Derieu qui allait nous tomber sur le dos.

— Il a dû être intolérable.

— Vous le connaissiez vraiment au point de pouvoir dire cela ?

— J'ai navigué avec lui. Il débutait comme lieutenant. Moi, j'étais second capitaine. Un garçon remarquable comme officier mais un homme... impossible, ajouta le marin après avoir hésité, cassant, distant, méprisant.

— Un monstre d'orgueil. C'est ce que je disais à Vox à bord du *Santa-Anna*. Je le pense toujours.

— Son allure de chat maigre, continua le vieux marin, sa rousseur, ses yeux torves. Ne sortant avec personne, ne parlant même à personne, toujours enfermé dans sa cabine. Si dur avec les hommes que deux matelots avaient décidé de lui casser la figure. Ils disaient : la gueule. Je l'ai su. J'ai fait comprendre à Derieu qu'il était préférable pour lui de s'en aller, et j'ai gardé les hommes. Il m'en a toujours voulu ; il ne me reconnaissait pas lorsqu'il me rencontrait.

« Il a vite fait son chemin. J'en ai entendu parler bien des fois, toujours de la même manière. Mais, comme marin, il faut lui tirer son chapeau. »

Bien qu'il en eût, Godde sourit, revoyant le long visage triangulaire au regard vert, encadré par la baie derrière laquelle, à bord du *Santa-Anna*, Derieu taillait des coques de voilier et par laquelle il surveillait le banc de quart. Il eut un geste du bras droit.

— Je pourrais vous en raconter. Mais Derieu est mort.

— Intolérable, répéta le vieux marin, penché en avant, les bras sur la table. Aussi, n'ai-je pas été trop étonné de tout ce qu'a écrit sur lui le second mécanicien. Qui est cet Ollivier, Godde ? Je n'étais pas

libre le jour où on l'a convoqué. Ce n'est pas moi qui l'ai interrogé.

Le commandant Cernay s'interrompit, ajusta mieux les lunettes cerclées d'or, fouilla dans les dossiers devant lui et de l'un d'eux sortit une liasse de feuilles.

— Voilà, dit-il, agitant les papiers puis les plaçant dans la lumière de la lampe de bureau dont il avait pressé le bouton. Voilà le questionnaire qu'Ollivier a eu à remplir et son rapport. Je vous assure qu'il s'est soulagé, si je puis dire. Avec beaucoup, il nous a fallu de la patience pour les faire parler. Senanque m'a dit qu'il lui en a fallu une bonne dose pour écouter Ollivier jusqu'au bout.

« Quinze pages ! Et Ollivier ne s'est pas borné à répondre aux questions. Non. Il a pris la parole et il est allé de l'avant, depuis Londres jusqu'au point de l'Atlantique où le *Canope* a coulé. Et après l'avoir raconté, il a écrit tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il suppose même. Et il accuse tout le monde.

« Qui est-il ? » répéta le vieux capitaine, levant les yeux.

— Je le connais très peu, répondit Godde qui, aux derniers mots du commandant Cernay, avait pâli. Nous naviguions ensemble pour la première fois, et avant de prendre le commandement du *Canope*, je le rencontrais seulement au carré. Disons que je l'avais classé parmi ceux qui ne sont jamais contents.

— Il a été recueilli comme vous par le *Virginia*.

— Oui, mais nous étions si mal en point tous les deux — lui davantage que moi, encore — que nous ne nous sommes pas vus jusqu'au débarquement, à Naples. Lorsque j'ai eu besoin de lui pour le rapport de mer — vous savez qu'il m'a fallu l'établir sans documents — je lui ai envoyé mon second lieutenant, Dufor.

— Tout ce qu'a déclaré Ollivier est important. Du moins y donnera-t-on beaucoup d'importance. Il est le seul officier mécanicien sauvé. Dans son rapport, il parle d'abord de certains incidents qui se seraient produits à Londres.

— Des incidents à Londres ! s'exclama Godde. Je n'en ai jamais entendu parler. Que veut-il dire ?

— Des incidents causés par les manières de faire de Derieu.

— Par les manières de faire de Derieu ?

— Un instant, Godde. Laissez-moi achever. Vous pourrez donner votre point de vue... Puis, d'avaries à la machine après le départ de Londres, d'une altercation entre Derieu et Charrel. Et, encore, du roulis que vous avez subi et qu'il qualifie d'insensé.

« Pourquoi pas ? ajouta le vieux marin d'un ton ironique. Derieu l'a bien appelé : « diabolique. »

— Vous savez, aussi, commandant, ce qui s'est passé à notre arrivée à Marseille, entre Derieu et Maurin ?

— Bien sûr ! Et ce n'est pas tout. Mais nous parlerons du reste plus tard.

— Il n'y a pas eu d'incidents à Londres, commandant.

— Encore une minute, Godde, coupa court Cernay, abandonnant un instant devant lui le rapport d'Ollivier et quittant ses lunettes. Je vous ai dit que les questions que je vous posais sur l'état du *Canope*, je les avais posées à tous ceux qui se sont trouvés à Londres avec vous.

« J'ai, aussi, nous avons, aussi, rectifia-t-il, interrogé les matelots et les hommes de la machine sur tous les points de la déposition d'Ollivier. Vous savez comment ils sont. Prudents. Ils craignent toujours de trop parler. « Çà, c'est une affaire d'officiers. Ne nous en mêlons pas ». Et les documents coulés avec le *Canope* nous ont manqué autant qu'à vous.

« Faute du journal de bord, nous avons dû nous faire communiquer le rapport de mer sur la traversée Londres-Marseille, que Derieu avait déposé à l'arrivée, et le rapport de Charrel à la compagnie. Vous voyez que nous avons pris toutes nos précautions.

« Le témoignage d'Ollivier, c'est — comment dire ? — un côté humain de l'affaire, très personnel, très passionné, très partial aussi. Et les rapports officiels sont toujours quelque peu arrangés... »

— Je vous assure, commandant, que le mien ne l'est pas du tout.

— Je n'en doute pas. Mais vous n'avez pris le commandement qu'à Naples. Jusqu'à Naples, vous n'avez été que le second capitaine du *Canope*. Votre rapport que nous allons voir ensemble tout à l'heure, est muet, pour cause, sur tout ce qui s'est passé avant le départ de Naples.

Tandis que le vieux marin parlait, lentement, avec un certain plaisir à s'entendre, le visage de Godde, son regard surtout, exprimait des sentiments divers : un vif désir de savoir, une espèce de satisfaction mêlée à de l'anxiété.

— Vous attachez beaucoup d'importance à ce qui s'est passé avant le départ de Naples, n'est-ce pas ? ne put-il s'empêcher de demander.

Cernay hésita, hocha la tête, fit une sorte de moue.

— Oui, répondit-il. Dans un sens. Latouche surtout. Mais nous verrons cela plus tard. Je vous disais qu'en ce qui concerne Londres et la traversée Londres-Marseille, nous n'avions que le témoignage d'Ollivier — les autres comptant peu — et les rapports officiels. C'est pourquoi le vôtre, de témoignage, sur tout cela est de première importance. Parlez-moi donc de Londres.

— Mais je n'ai rien à dire sur Londres, commandant. Je répète qu'à Londres, il n'y a pas eu d'incidents. En tout cas, le mot est trop gros. Et je ne vois pas comment Ollivier a pu rattacher ces soi-disant incidents de Londres au naufrage du *Canope*.

— Ollivier a dit et écrit que Derieu se montrait inaccessible, ce qui ne m'étonne pas ; qu'il ne communiquait jamais aux chefs de service les ordres et les contre-ordres reçus ; qu'ainsi, plusieurs fois, des travaux ont été poussés qui auraient pu être effectués avec moins de précipitation. Cela a pu avoir des conséquences plus tard, en mer !

— Vraiment ? C'est inouï ! s'écria Godde. Est-ce qu'Ollivier a dit ou écrit pareille chose ?

— Non. C'est moi qui ajoute cela. Ollivier a seulement parlé d'incidents.

— Des incidents de ce genre, tous ceux qui ont navigué avec Derieu en ont connus. Moi-même, il y a vingt ans, à bord du *Santa Anna*... Il nous empoisonnait — excusez-moi, commandant. Il nous compliquait le travail. Mais n'oubliez pas qu'il voyait tout, qu'il surveillait tout. Rien ne lui échappait. Il usait les hommes. La mer et le navire passaient avant les hommes. Mais...

Godde s'interrompit puis, comme s'il eût changé d'idée :

— Je vais vous raconter quelque chose qui est très caractéristique, à mon sens, de ce qui s'est passé à Londres et qui a beaucoup plus d'importance que les «incidents» d'Ollivier. Vous permettez, commandant ?

— Vous êtes ici pour parler, Godde.

★

— Et cette chose-là, poursuivit l'ex-commandant du *Canope*, a un certain rapport avec le roulis du Golfe de Gascogne auquel vous avez fait allusion. Nous devions quitter Londres le 7 janvier. Derieu m'avait fait passer une note me l'annonçant, pour que tout fût prêt, et une autre note à Charrel. C'était sa manière. Comme second capitaine, j'étais inquiet. J'estimais que nous n'étions pas suffisamment chargé avec les quelques centaines de tonnes de charbon que Derieu à force de démarches, de protestations — il me suffisait d'apercevoir sa tête, le soir, quand il rentrait de terre pour être fixé — avait obtenu de Despiau, notre agent à Londres.

« Ce charbon pour un navire du tonnage du *Canope*, avec ses hautes superstructures, ou rien, c'était la même chose. Il aurait fallu arriver à équilibrer les tanks, les caisses à eau, à régler la consommation d'eau d'une telle manière... Vous me comprenez, commandant. Avec le *Canope*, je ne m'en sentais pas capable. Pas encore du moins... Plus tard, à Marseille, avec Charrel nous avons fait du bon travail.

« J'en dis un mot à Charrel qui me répond : « Allez en parler à Despiau, vous-même ». « A Despiau ? Moi ? Si jamais Derieu l'apprenait, qu'est-ce que je prendrais ? » Puis : « Pourquoi pas, après tout ? » Je m'habille et j'y vais.

« — Que voulez-vous ? me demanda Despiau.

« — Du fer pour le *Canope*. En lingots, en poutrelles, en barres, des rails, des plaques, des locomotives. Peu importe ! Sinon...

« — Sinon quoi ?

« Et comme pris de court, je ne répondais pas, me tendant une lettre qu'il avait saisie sur son bureau et que je n'avais pas remarquée, Despiau ajouta : « Sinon, peut-être, démissionneriez-vous, comme Derieu ? »

« — Il a démissionné ?

« — Il m'en menace par écrit. Lisez.

« — Pourquoi ?

« — Parce que, comme vous, il veut du fer et que si je ne lui en envoie pas d'ici deux jours, « un autre commandant »... lisez, lisez... « conduira le *Canope* à Marseille. »

« — Qu'allez-vous faire ?

« — Lui en livrer. Justement, j'en ai. Je ne le lui ai pas dit. Et je lui rapporterai sa lettre.

« Voilà, commandant, le type des incidents à la Derieu. Des conséquences en mer, disiez-vous. Celui-là d'incident, conclut Godde, a sans doute eu pour conséquence d'éviter au *Canope* de s'engager (1) dans le golfe de Gascogne. »

— C'est d'autant plus intéressant..., commença Cernay.

---

(1) Se coucher sur le côté.

— Ce qui aurait certainement mieux valu ! murmura Godde.

— ... que plus tard, Derieu, à Marseille et à Naples... Mais nous n'en sommes pas encore là. J'écarte les incidents. Venons-en aux avaries. Vous avez donc quitté Londres, le 7 janvier, comme prévu.

— Avec notre fer dans les cales et Derieu sur la passerelle.

— Et je lis dans la déposition d'Ollivier, poursuivit le commandant Cernay qui ayant remis ses lunettes, plaça dans la lumière de la lampe les pages noircies par le mécanicien, que, tout de suite, dès le débarquement du pilote, vous avez dû stopper.

— Je serais curieux de lire cette déposition.

— Ce n'est pas possible. Je ne puis vous la communiquer.

— C'était une façon de parler. Mais si Ollivier, pour cet arrêt de la machine, vous a parlé d'une avarie, je puis vous affirmer que c'est faux.

— N'oubliez pas, Godde, que nous avons lu très attentivement le rapport de Charrel. C'est votre propre point de vue sur les faits que je veux connaître aujourd'hui.

— Je finissais de mettre de l'ordre sur le pont, et le *Canope*, stoppé tandis que le pilote quittait le bord, n'a pas repris sa marche. Puis je suis allé manger, vite et seul, au carré. Lorsque je montai sur la passerelle, le *Canope* était de nouveau en route. Un arrêt de trois quarts d'heure en tout. Charrel me dit, le soir, qu'il s'était agi d'une sorte de réglage.

— Et Derieu ?

— Déjà impossible. A ne pas s'en approcher. Une colère rentrée. Ça ne tournait pas comme il aurait voulu, et cela il ne pouvait pas le supporter. Mais qu'aurait-il pu dire ?

— Cependant, le lendemain, il a dit quelque chose. C'est le lendemain, n'est-ce pas ? qu'il y a eu entre lui et Charrel ce qu'Ollivier appelle une altercation. Et cela, souligna le vieux commandant, nous ne le savons que par Ollivier.

— Par Ollivier qui n'y a pas assisté. Pas plus que moi d'ailleurs, ajouta Godde après un instant de suspension au cours duquel il avait aperçu le visage de Derieu tordu par une congestion brutale, les yeux de flamme de Charrel fixés sur ses propres yeux au moment où le chef mécanicien se disposait à se livrer à l'océan, les mains tendues de Bertrand enlevé par la lame qui l'avait lui-même emporté, le corps de Rouveyre rigide comme celui d'un gisant, sur la couchette du radio.

« Les quatre hommes qui se trouvaient alors sur la passerelle, poursuivit-il sans laisser le temps à Cernay de reprendre la parole, ont disparu. J'étais de quart, le matin, au lever du jour. C'est moi qui ai reçu le premier coup de téléphone de Charrel. Il y en a eu deux, expliqua Godde. Charrel faisait savoir qu'il était obligé de stopper pour une demi-heure à peu près. J'en fis informer Derieu qui presqu'aussitôt se montra, et, sans un mot, le visage fermé, se mit à faire le va et vient d'un bord à l'autre de la passerelle.

« Quelques minutes plus tard arriva Rouveyre, et, peu après, Dufor. J'écrivis mon quart, donnai des ordres au maître d'équipage et allai me coucher. Le *Canope* avait déjà repris sa marche.

« Je dormis une demi-heure, trois quarts d'heure peut-être, et le silence de la machine me réveilla. On était de nouveau stoppé. Je me suis levé. Au bas de l'échelle, j'ai rencontré Charrel qui quittait la passerelle. J'avais entendu des éclats de voix, et il avait le visage bouleversé. Il passa sans me regarder.

« Arrivé en haut, j'ai aperçu le dos de Derieu qui entrait dans la timonerie. Bertrand et Rouveyre, silencieux, se tenaient dans l'angle tribord. Personne n'a plus dit un mot. Ce fut sinistre jusqu'au moment où Charrel téléphona d'en bas qu'il était prêt à tourner de nouveau. »

— Mais après ? Avez-vous su ce qui s'était passé entre Derieu et Charrel ?

— Je l'ai su par Rouveyre. Derieu s'était montré odieux. « Pourquoi êtes-vous parti ? » avait-il finalement demandé à Charrel. « Parce que j'en ai reçu l'ordre », avait répondu celui-ci. « L'ordre ! avait répliqué Derieu. On n'obéit pas à un ordre dont l'exécution met en péril le navire. »

— Exactement ce que nous a dit ici Ollivier.

— Permettez, commandant, dit Godde dont le ton indiquait qu'il s'impatientait. Ollivier me paraît se contredire. Sa manière de parler des soi-disant incidents de Londres vous a permis de supposer qu'ils auraient pu avoir des conséquences en mer.

— Nous avons mis cela au point !

— Maintenant, poursuivit Godde, il cite cette phrase de Derieu : « On n'obéit pas à un ordre qui peut mettre en péril le navire ». Puis, ajouta-t-il sans tenir compte des gestes que faisait le vieux

marin, les incidents de Londres puisqu'Ollivier les appelle ainsi, l'altercation entre Derieu et Charrel, qu'est-ce que cela a à faire avec la disparition du *Canope* ? Permettez-moi, commandant, de le répéter. Bavardages et racontars !

« Je comprends que nous parlions de cette avarie qui d'ailleurs ne s'est pas reproduite — le rapport de Charrel a dû vous éclairer là-dessus — et du roulis. Ce sont des indications sur le *Canope*. Mais le reste ! »

— Je vous ai répondu tout à l'heure que nous attachions de l'importance à tout ce qui avait précédé le départ de Naples. Et Latouche en attache même à ce que vous appelez bavardages et racontars. Il ne faut rien négliger, dit-il, si on veut trouver...

— Trouver quoi ? commandant, coupa Godde très cavalièrement.

— La raison du naufrage.

— N'a-t-il pas lu mon rapport de mer ? répliqua Godde, tendu comme un coq qui sent le combat.

— Plusieurs fois. C'est autre chose. Je crois qu'il a raison... Pour le moment, moi, je me place à un autre point de vue. Nous avons déjà parlé des journaux. Je n'y reviens pas. Mais j'ai là, aussi, poursuivit l'ancien marin frappant du plat de la main sur un dossier, une chemise pleine de lettres. Pas que des rescapés. Cette affaire du *Canope* a fait un bruit énorme. Tout ce qui s'est raconté, tout ce qu'on a inventé, on me l'a écrit. Il y a des gens qui n'ont que ça à faire.

« Nous autres, enquêteurs, nous avons un rapport à établir. Et je veux que tout soit clair, pouvoir répondre à tout, dire : ceci est vrai et ceci est faux.

« Puis, conclut le commandant après avoir longuement respiré, vous savez ce qu'on avance toujours en pareil cas, lorsqu'il y a de gros intérêts en jeu : « Ce sera « étouffé ! » Eh bien ! Non, ce ne sera pas étouffé !

« Parlons du roulis, maintenant. Cette avarie, la seule, ainsi que vous dites, s'est produite devant Beachy Head, et c'est alors que le *Canope* a commencé à rouler ? »

★

— Ce roulis, commandant, commença Godde qui avait retrouvé son calme, c'est une histoire un peu folle, incroyable.

— Toutes les histoires de mer sont un peu folles, murmura le vieux marin. Celle du *Canope* tout entière, depuis votre arrivée à Londres jusqu'au moment où vous l'avez vu vous-même couler. Cependant vous voilà assis devant moi qui, depuis trois mois, emplis ces chemises de dépositions. Alors, ce roulis ?

— Je vous ai raconté. J'arrivais sur la passerelle. Derieu était entré dans la timonerie. Bertrand et Rouveyre se tenaient côte à côte, sans parler. Et le *Canope* se mit à rouler... un peu. C'était presque normal. Il faisait beau, beau comme là-bas, parfois, rarement, en janvier, avec quelques trouées bleuâtres dans le ciel gris, une faible brise d'ouest, de l'humidité et un peu de mer.

« Stoppé, le *Canope* s'était équilibré, pas tout à fait en travers, sans doute à cause des courants. Nous étions haut sur l'eau, le charbon et la ferraille arrachée à Despiau ne nous alourdissant guère. J'avais fait mes calculs et mon plan de chargement que Derieu, bien sûr, avait vu. Et, après, il m'avait laissé faire. Charrel et moi avions aussi équilibré au mieux le navire avec les caisses à eau et les ballasts. Mais — je vous l'ai dit — nous ne connaissions pas encore le *Canope*.

« Nous roulions ; huit, dix degrés de chaque bord. C'était déjà beaucoup, pour le temps. Je pensai : lorsqu'il sera de nouveau en route, ça passera ou ça s'atténuera... Non... Nous avons repris la route, le roulis s'est accentué. Et les navires que nous croisions étaient parfaitement stables. On a dû vous raconter que Derieu n'avait plus quitté la passerelle. C'est à peu près vrai. Moi, je ne l'ai vu que deux ou trois fois endormi, à moitié couché, à moitié accroupi, sur le divan de la chambre de navigation, habillé et botté.

« Le premier soir, je me suis fait un mauvais sang noir. Pas pour le *Canope ;* il ne risquait encore rien. Au sujet de Derieu. Surtout après son histoire avec Charrel. J'attendais son attaque. Quand un navire a de la bande ou roule immodérément, c'est toujours au second capitaine qu'on s'en prend. Vous le savez bien, commandant.

« Il me tournait autour chaque fois que je me trouvais dans le banc de quart. Vous l'avez qualifié de chat maigre alors qu'il avait 25, 26 ans. Eh bien ! A la veille de sa mort, représentez-vous un chat vieilli de trente ans, trente ans de bagarres en mer, trente ans de solitude, d'isolement, de suspicions, trente ans de veille au large, la nuit et le jour, et pas un gramme de plus, et le poil moins touffu...

« Qu'aurait-il pu me dire, me reprocher ? Rien. Que pouvait-il faire contre ce roulis ? Le premier jour, rien non plus.

Il voyait que je prenais toutes les précautions. Il me voyait aller et venir avec mes hommes, tout vérifier — le lendemain, j'ai fait placer des sauvegardes — tout saisir. Et nous n'avons pas eu de casse, pas le moindre dégât, pas un blessé.

« On a commencé à ne plus parler. Que n'aurait-on pas entendu s'il s'était agi d'un autre navire, d'un navire de la compagnie, d'un navire connu ! Mais c'était ce bâtiment dont trois armateurs n'avaient plus voulu, que nous venions de prendre à Londres, qui nous avait valu l'enfer à tous — hommes du pont et mécaniciens — rien que par les blasphèmes qu'il nous avait arrachés. Ce que Charrel avait dit de la machine : « C'est un fou qui l'a imaginée », beaucoup le pensaient de tout le navire... »

— Vous vous trompiez, Godde, insinua le vieux marin qui brûlait de parler, en affirmant que cela n'avait pas d'importance.

— J'ai dit, commandant, que ce qu'Ollivier appelle les incidents de Londres, que l'altercation entre Derieu et Charrel et que les racontars et les bavardages n'avaient pas d'importance. D'ailleurs, comme l'avarie de Beachy Head, ce roulis ne s'est jamais reproduit.

— Il a fait parler les hommes.

— Ils ne le comprenaient pas. Il les dépassait.

— Certains ont débarqué à Marseille à cause de lui. Deux d'entre eux m'ont écrit pour que je les entende. Je ne les ai pas convoqués. Est-il vrai — je dois vous dire que ça me paraît incroyable — que les hommes de la machine aient eu l'intention d'abandonner le *Canope* dans le golfe de Gascogne ?

— On l'a prétendu mais je serais bien étonné si c'était vrai. Après, on raconte tant de choses ! Mais dans le golfe de Gascogne, justement, ce fut vraiment critique. Nous avons eu des coups de roulis de plus de vingt degrés.

— Ollivier affirme jusqu'à trente degrés. Et Derieu a, paraît-il, avancé à Maurin le chiffre de trente-trois degrés. Cependant dans son rapport de mer il a seulement parlé d'un roulis violent, très accentué.

— Quand on a vécu de pareilles histoires, avec l'atmosphère qu'il y avait à bord, on exagère toujours. Même Derieu. Surtout Derieu parlant à Maurin. Les deux hommes ne pouvaient pas se voir, et Derieu en avait gros sur le cœur.

« Il y a eu certainement des coups de roulis plus prononcés ; la houle s'était levée assez forte. Alors Derieu a fait face à la mer, espérant ainsi arrêter le roulis ou le réduire très sensiblement. Et, en manœuvrant, il y a eu des coups plus durs.

— Et face à la mer ?

— Nous roulions toujours et nous tanguions.

— Mais comment cela a-t-il cessé enfin ? Ollivier affirme que le roulis a cessé comme il avait commencé. Sans raison.

— Ollivier n'est pas un marin. Lorsque le *Canope* a commencé à rouler il y a eu une raison, sans aucun doute. Et lorsqu'il a cessé il y en a eu une autre. Je suis sûr qu'un architecte naval aurait pu les découvrir : coupe du navire, forme et hauteur de la coque, fausses-quilles insuffisantes ou mal placées, emplacements de la cargaison et des caisses à eau, des soutes à charbon, direction et force du vent, la mer. Que sais-je encore ?

Godde marqua un assez long silence. Puis avec une certaine impatience :

— C'est tout, commandant. Je vous ai parlé de Londres, de l'avarie et du roulis. Nous pourrions maintenant... A moins qu'Ollivier n'ait trouvé encore quelque chose ?

— Ollivier a encore écrit des pages et des pages. Je ne le suivrai pas jusqu'au bout. Mais avant votre départ de Naples il y a eu d'autres faits marquants que je voudrais voir avec vous... ce qui s'est passé à Marseille entre Derieu et Martin et les circonstances de votre prise de commandement. Vous n'en avez pas parlé dans votre rapport.

— Je ne pouvais pas, commandant.

— Eh bien ! Nous allons en parler. Racontez-moi ce qui s'est passé à l'arrivée du *Canope* à Marseille.

— Excusez-moi, commandant, mais je classe encore cette histoire-là parmi les bavardages et les racontars, répondit Godde, se contenant mal. Depuis des années Derieu et Maurin se détestaient, je vous l'ai dit, et Derieu arrivait de Londres ulcéré. Ce qu'il a dit à Maurin, ce sont des paroles en l'air. Je suis ici pour une affaire tellement grave. Je suis le capitaine d'un navire perdu...

Perdant le contrôle de lui-même, il ajouta :

— Il y a trois mois que j'attends d'être interrogé et vous me parlez de cette histoire ridicule entre Derieu et Maurin. Ça n'a pas d'importance. Une seule chose a de l'importance.

— Laquelle, Godde ? demanda Cernay, toujours très calme.

— C'est que le *Canope* n'était pas fait pour transporter des émigrants à travers l'Atlantique du Nord. Parlons de cela. Voulez-vous ?

Le vieux marin détourna les yeux, déposa le rapport d'Ollivier devant lui, agita les mains comme s'il avait à chercher un document parmi les dizaines enfermés dans les chemises puis regarda de nouveau Godde.

— Nous en parlerons certainement, dit-il. Mais pas tout de suite. C'est à moi, vous savez, ajouta-t-il d'une voix qui n'avait pas changé, de conduire cet entretien comme je l'entends.

— Pardon, commandant. Il vous est difficile d'imaginer ce que j'ai souffert pendant ces trois mois d'attente. Le silence et l'ignorance de ce qui se faisait ici... Accablé par les journaux et l'opinion. Le capitaine d'un navire perdu... On a écrit, on dit toujours : le capitaine qui a perdu son navire.

— Je vous comprends, Godde, mieux que personne. Je vous demande seulement d'avoir un peu de patience. Il faut liquider tout ce qui a précédé votre départ de Naples. Evénements, bavardages, racontars et le reste. Dans un quart d'heure, nous en aurons fini.

— Mais je suis certain que la scène entre Derieu et Maurin à l'arrivée du *Canope* à Marseille, vous la connaissez aussi bien que moi. Tout à l'heure, vous avez parlé du roulis « diabolique ».

— Avant d'aller plus avant, poursuivit Cernay sans répondre à Godde, je veux vous dire encore une chose à laquelle vous n'avez peut-être pas pensé : combien il est pénible de poser toutes ces questions à ceux qui viennent ici — comme si nous recherchions un criminel. Et surtout à vous, Godde, pour qui j'ai beaucoup de sympathie. Je n'oublie pas que si le *Canope* est au fond c'est que vous avez voulu porter secours à un navire qui s'est perdu aussi.

— Je vous remercie, commandant.

— Parlez, maintenant.

— A l'arrivée à Marseille, commença Godde, calmé, Charrel et moi nous nous trouvions côte à côte au haut de l'échelle de coupée. C'est nous qui reçûmes Maurin. Nous avions beaucoup à lui dire, à lui reprocher. Il ne nous laissa pas parler. Après nous avoir lancé au passage d'avoir à nous presser et appris que le départ pour Naples et celui, aussi, de Naples pour New-York étaient fixés, il disparut par une échelle vers le pont des embarcations où Derieu l'attendait. Nous le suivîmes ; nous ne voulions pas le laisser échapper comme cela.

« Derieu était toutes griffes dehors... Les ennuis de Londres, le roulis contre lequel il n'avait rien pu faire, même pas s'en prendre à moi. Et Maurin, le capitaine d'armement, qu'il ne pouvait pas sentir, qui, de loin, lui avait mis des bâtons dans les roues, lui tombait entre les pattes. Ajoutez que Maurin est loin d'être un diplomate.

« Tout de suite, Derieu fonça. Nous ne pouvions pas rester là. Nous entrâmes dans le salon à côté dont la porte était ouverte. Derieu parlait très vite. Il allait et venait sur le pont, entraînant Maurin. Il se rapprochait et s'éloignait de nous.

« Les deux hommes se trouvaient à quelques mètres lorsque Derieu prononça cette fameuse phrase dont on a beaucoup parlé et que certainement vous voulez me faire répéter, commandant.

— Non, Godde, cette phrase dont on a beaucoup parlé comme vous dites, et j'ajoute : sans bien la connaître, Maurin nous l'a rapportée.

— Maurin vous l'a rapportée ! Alors, pourquoi m'en faites-vous parler ?

— Maurin nous l'a rapportée, répéta le vieux marin sans paraître touché par le ton de nouveau agressif de Godde, et il a ajouté : « dans d'autres circonstances, j'en rirais ».

— Vous voyez bien, commandant. Cette phrase que Derieu lança à Maurin avant de lui parler du roulis du diable et après que le capitaine d'armement lui eut annoncé, comme à nous, que les dates des départs de Marseille et de Naples étaient fixées : « Savez-vous seulement si le *Canope* atteindra Naples ? » n'a absolument aucune importance dans l'affaire. Maurin en aurait ri !

— Ce n'est pas l'avis de Latouche.

— Mais ce ne sont pas les paroles de Derieu qui ont fait couler le *Canope* ! lança Godde avec une ironie amère.

Le commandant Cernay demeura quelques secondes silencieux, faisant un visible effort pour rester calme.

— Non, bien sûr, répondit-il enfin. Bien que pour les hommes, pour l'équipage, les paroles de Derieu aient eu du poids. Et justement si je vous ai fait parler de cet incident — ça c'est un incident, souligna-t-il — c'est pour savoir ce que vous en avez pensé.

— Moi ? demanda Godde.

— Oui. Vous d'abord. Charrel ensuite.

— Tout de suite, j'ai dit à Charrel :

« Un coup de boutoir du vieux sanglier ! » C'est ainsi que nous appelions Derieu entre nous, Charrel et moi.

— Et Charrel ? Qu'a-t-il dit ?

— Rien. Il a haussé les épaules.

— Il ne vous en a plus parlé par la suite ?

Une ombre voila un instant le regard de Godde fixé sur le visage du vieux marin.

— Jamais, répondit d'une voix ferme l'ex-commandant. D'ailleurs, ajouta-t-il aussitôt, si Derieu eût douté à ce point du *Canope*, il ne serait pas parti. Rappelez-vous, commandant, sa lettre à Despiau au sujet de la cargaison. Il aurait démissionné.

— Nous en sommes sûrs. Et je puis vous apprendre quelque chose. Une heure après cet incident, le directeur de l'*Inter* mis au courant par Maurin, accueillit Derieu par ces mots : « Vous m'apportez votre démission ? » « Aucune raison, monsieur », lui répondit froidement Derieu.

— Vous voyez bien, dit Godde vivement. Aucune raison. Derieu n'avait aucune raison de démissionner, aucune raison de ne pas conduire le *Canope* de Marseille à Naples et surtout de Naples à New-York avec quelque neuf cents êtres humains à bord.

— Oui, oui, oui, répéta le vieux marin. Cependant, Latouche...

— Il me semble, coupa Godde plus calme, que M. Latouche a donné un peu trop d'importance à tout ce qu'Ollivier a raconté et écrit. Le *Canope* a coulé, je le répète, parce qu'il n'était pas fait pour l'Atlantique du Nord. Non pas qu'il ne pût pas supporter un gros temps. Non. Mais parce que dans un gros temps de l'Atlantique du Nord il n'était pas maniable. Il n'a pas pu supporter certaines allures... dont le *Virginia*, par exemple, n'a pas souffert. Et de cela personne ne se serait douté, même pas Derieu. Je suis sûr que Charrel serait de mon avis.

— Peut-être ! concéda Cernay. Mais nous n'en sommes pas là. Nous en sommes toujours à ce qui a précédé votre départ de Naples, et je voudrais que vous répondiez à une question, une seule, insista le marin. Peut-être serons-nous ainsi fixés sur l'importance de tout ce dont nous avons parlé jusqu'à présent. Voilà :

« Si la machine ne s'était pas trouvée en avarie devant Beachy Head, si le *Canope* n'avait pas roulé « diaboliquement » dans le golfe de Gascogne, si Derieu n'avait pas à Marseille donné ce « coup de boutoir » à Maurin, les officiers-mécaniciens auraient-ils chargé Charrel de vous demander de ne pas appareiller de Naples, après la congestion cérébrale de Derieu ? »

— Je le savais, s'exclama Godde. Lorsque vous m'avez demandé si Charrel ne m'avait plus parlé de la fameuse phrase de Derieu, je me suis douté que vous en viendriez à cette démarche du chef mécanicien... Je proteste, ajouta-t-il après un très bref silence. La visite que me fit Charrel avant le départ de Naples est une affaire, ou, plutôt, était une affaire entre Charrel et moi.

— Non, Godde, répliqua le marin avec fermeté. Non. Pas une affaire entre Charrel et vous. Charrel est allé vous trouver, mandaté par les officiers-mécaniciens, je le répète.

— Je crois, répondit Godde, contrairement à ce que vous pensez, que vous vous êtes trompé en entendant tout le monde avant moi. Vous avez fait fausse route complètement.

— Je ne veux pas discuter cela, répondit Cernay sans humeur. Admettons que je vous parle de cette démarche seulement pour, disons : contrôler — bien que le mot ne me plaise pas — la déposition d'Ollivier.

— Ollivier ! C'est bien ce que je disais ! Vous l'avez entendu avant moi.

— Et cela a un rapport direct avec votre prise de commandement. Allons, racontez-moi ce qui s'est passé. Nous avons interrogé le garçon de carré. Son nom ne me revient pas...

— Jean Firpi.

— ... qui a trouvé Derieu écroulé au pied de sa couchette et vous a prévenu. Son témoignage porte uniquement sur ce fait. le docteur Thomas, qui, appelé tout de suite, a diagnostiqué une congestion cérébrale, a disparu dans le naufrage. Quant à Derieu, il est mort à la clinique où on l'avait transporté. C'est à ce moment précis que votre rôle comme maître du *Canope* a commencé. Vous ne pouvez pas vous refuser à en parler.

— Je ne m'y refuse pas, commandant.

— Ni à dire un mot sur la démarche de Charrel, qui se greffe sur cela... D'abord, comment s'était effectuée la traversée entre Marseille et Naples ?

— D'une manière parfaite. Sans le moindre incident.

— Allez-y.

Emu, Godde commença :

— C'était le 2 février, à huit heures de l'appareillage. Et ce sont huit heures pendant lesquelles j'ai éprouvé toutes sortes de sentiments : la surprise, je pourrais même

dire : la stupeur, l'anxiété, le doute. J'ai été troublé profondément et aussi... humilié.

« J'étais debout depuis avant l'aube, poursuivit Godde après s'être tu un instant, la gorge serrée mais parlant peu à peu plus librement, à tout voir, à tout revoir, à tout compléter pour recevoir nos huit cents passagers de classe et émigrants, à bord de ce navire qui avait été aménagé rapidement pour en transporter. Et c'était le *Canope*, commandant, ce navire dont la machine... et le reste avaient été aménagés par un fou, selon l'expression de Charrel.

— Oui, je vois. Assez de désordre.

— Non, pas du désordre. Il n'y avait jamais de désordre à bord d'un navire commandé par Derieu. De la confusion, si vous voulez, et une confusion plus apparente que réelle. Je vous avoue que je n'avais guère dormi depuis pas mal de temps. Ni Charrel, non plus. Ceux qui ne connaissent pas le métier de marin marchand ne peuvent pas s'imaginer ce qu'il est... Cependant, j'étais content parce qu'à Marseille j'avais chargé normalement, et j'avais complété le chargement à Naples. A cause du « roulis du diable »...

« Je me trouvais sur le pont supérieur lorsque Firpi, assez affolé, m'interpella : « Le commandant ! Je crois qu'il est mort ! Venez vite. » Le corps de Derieu, à demi nu, empêtré dans les draps, se trouvait plié sur lui-même, entre la couchette et le fauteuil qu'il avait renversé. Nous le saisîmes et l'étendîmes sur le dos, pour qu'au moins il pût respirer à son aise, s'il vivait encore.

— Alors ? murmura le vieux marin pour relancer Godde qui, la tête basse, s'était longuement arrêté.

— Je ne vous dirais pas ça, commandant, si vous n'aviez pas connu Derieu, si vous ne m'aviez pas parlé comme vous l'avez fait. Pendant dix minutes — le temps pour Firpi d'aller réveiller Thomas, pour celui-ci de s'habiller et de venir — je suis resté seul avec Derieu. Vous vous rappelez, commandant, son étroit visage semé de rousseur ; il était tiré tout d'un côté. Ses yeux verts étaient révulsés, ses minces lèvres si méprisantes, tordues. Il m'en avait fait voir de dures à bord du *Santa-Anna* et à bord du *Canope*. Mais finir comme ça !

— Puis, vous avez pensé que votre compagnie vous donnerait l'ordre de prendre le commandement du *Canope* ?

— Oui. Presque tout de suite. Là même, précisa Godde. En entendant la machine qui faisait vibrer les parois de la cabine et le bruit des mâts de charge qui encalaient les dernières marchandises et les gros bagages. Et, quelques minutes plus tôt, du pont, j'avais aperçu déjà des émigrants accroupis, immobiles sur leurs coffres.

« Je savais que j'étais le seul officier disponible. Pour attendre l'arrivée à Naples d'un commandant en titre il aurait fallu retarder le départ de plusieurs jours. Ça aurait coûté trop cher. Tous ces passagers à nourrir ! »

— Et quel était votre sentiment ?

— Je vous ai dit, commandant, qu'au cours de ces huit heures j'avais éprouvé toutes sortes de sentiments.

— Oui. Mais plus précisément à ce moment-là, quant à votre prise probable de commandement ?

— J'étais troublé, répondit Godde sans hésitation. Qui ne l'aurait pas été ? La brutalité de la chose ; d'un coup j'allais être chef, et le chef du *Canope* ! Je ne savais pas, reprit-il après un court silence, si j'avais ou non à le redouter. Il m'inquiétait. C'est exactement le mot.

« Si Derieu eût été un autre homme. Si j'avais eu à faire à Vox, par exemple, après le roulis du Golfe de Gascogne, nous en aurions parlé. Mais Derieu était fermé, hermétiquement. Et je n'avais jamais commandé. »

— Vous voyez bien, Godde, que tout ce que nous avons dit jusqu'ici — le roulis et le reste — avait un grand intérêt.

— Un beau cadeau qu'on me faisait ! s'exclama Godde comme s'il n'eût pas entendu et qui poursuivit : Moins d'une heure plus tard, on emportait Derieu. J'avais déjà écrit le télégramme pour la compagnie.

— C'est alors que Charrel au nom des officiers-mécaniciens, vous a demandé de ne pas partir, si vous étiez désigné ?

— Exactement, il m'a demandé de « surseoir à l'appareillage ». Vous pensez bien que je n'ai pas oublié les mots qu'il a employés. Je ne sais ce que vous a dit Ollivier...

— Justement j'ai les yeux dessus, répondit l'ancien marin en approchant davantage de la lumière les feuilles qu'il tenait à la main. « *Nous nous sommes réunis car nous estimions que nous ne pouvions pas partir avec Godde comme commandant.* » Je vous ai prévenu de sa brutalité.

— Je voudrais bien le rencontrer, répondit Godde qui avait rougi. Ils ont estimé, poursuivit-il sur un ton de

querie et de hargne à la fois, qu'ils ne uvaient pas partir avec Godde comme mmandant. Mais Godde ne cédant pas leur demande, ils n'ont pas débarqué ! urtant s'ils avaient mis sac à terre, tous, auraient moins risqué pour leur carrière e moi, refusant, seul. Le *Canope* n'aurait s appareillé. Voilà leur courage !

— Je suis tout à fait de votre avis, dde. Sénanque en a fait la remarque à livier. Lorsqu'ils ont connu le résultat la démarche de Charrel, ils ont discuté, rait-il, et ne se sont pas trouvés d'accord.

— Pourquoi Ollivier n'a-t-il pas débar- é, seul, en guise de protestation ?

— « On aurait prétendu que j'avais ur », a-t-il répondu à Sénanque qui lui a sé la question. D'ailleurs, la conduite Ollivier dans cette affaire importe peu. evenons à Charrel qui vous a demandé e « surseoir à l'appareillage ».

Il était d'autant plus pénible à Godde de arler de cette démarche de Charrel que èpuis le soir, à Londres, où il avait écouvert dans sa cabine sans lumière le hef mécanicien qui aurait voulu pleurer t ne le pouvait pas, un sentiment d'amitié tait né entre les deux hommes. « Entrez. sseyez-vous, avait dit Charrel. Laissez- oi chercher. J'ai quelque part une ougie. »

Le mécanicien avait trouvé la bougie, avait allumée et fixée avec sa propre cire u plateau de la table. Il avait débouché ne bouteille de cognac et sorti des petits erres. Et à bord de ce grand paquebot, irant l'alcool à la flamme laiteuse, les eux marins avaient ri de leurs malheurs. e cette heure, ils s'étaient rencontrés ouvent dans la même cabine ou dans celle Godde, se communiquant tout ce qui ouvait les aider à mieux supporter Derieu.

— Voyant entrer Charrel dans ma cabine, ommença Godde, je me sentis un peu oulagé de mon inquiétude. Depuis ondres, nous sympathisions... Peut-être ieux que ça, même... Malgré la différence es âges. On travaillait en plein accord. ais en dehors du travail nous parlions, ous avions des conversations. Je lui dirais on trouble. Il me conseillerait — jus- ment la différence des âges.

« Tout de suite, il m'a buté. « Godde, il ut surseoir à l'appareillage. » J'ai compris. était trop gros... Pauvre Charrel ! J'ai é déçu. Je me suis senti affreusement ul. Vous comprenez. Il n'y avait personne itre à bord avec lequel je fusse un peu lié. ertrand, que j'aimais bien, était un litaire, presque un sauvage. Rouveyre, lui, il était trop jeune. Je veux dire : trop plein de sa jeunesse.

« Affreusement seul, répéta Godde, et humilié. Moi, je ne suis pas souple. Ça c'est terminé par des phrases assez dures : « Vous pensez que je manque d'envergure pour prendre le commandement d'un navire qui nous a donné de tels soucis entre Londres et Marseille ? »

— Vous lui auriez dit, aussi : « Derieu partait avec le *Canope*. Il n'y a pas de raison pour que je ne parte pas ».

— Charrel a exactement rapporté mes propos. Et je vois qu'Ollivier a de la mémoire.

Le commandant Cernay fouilla des deux mains dans un dossier ouvert devant lui, saisit quelques feuillets dont Godde reconnut tout de suite le format et l'écriture qui les couvrait. Puis, fixant le marin, il dit à mi-voix, mais avec fermeté :

— Vous avez eu du cran, Godde.

— Du cran, commandant ! Pourquoi ?

— D'avoir appareillé de Naples, huit heures à peine après la congestion de Derieu. Vous aviez tout contre vous, tout le passé dont nous venons de parler : les histoires de Londres, l'avarie devant Beachy Head, le « roulis du diable », l'affaire de Marseille entre Derieu et votre capitaine d'armement, le départ de Derieu...

— Permettez, commandant. J'affirme de nouveau que tout cela n'a rien à faire avec le naufrage du *Canope*.

— Nous allons y être, Godde. Un instant. Vous avez reconnu, vous-même, qu'après avoir trouvé Derieu écroulé au bas de sa couchette vous aviez été troublé, anxieux, inquiet. Je ne me souviens pas de tous les mots que vous avez employés. L'équipage éprouvait à peu près les mêmes sentiments. Un homme a embarqué ce jour-là, votre lieutenant Dufor, pour que le nombre des officiers ne soit pas diminué par le départ de Derieu. Lui, il ne connaissait rien de ce qui avait précédé. Il nous a avoué tout ignorer même du lourd passé du *Canope*. Et savez-vous ce qu'il nous a déclaré, parlant des officiers ? Je n'ai pas besoin

de lire sa déposition ; ce sont des phrases que j'ai toujours en mémoire. « Ils paraissaient bouleversés et redouter le *Canope*. »

— Certainement, répliqua vivement Godde. La démarche de Charrel en est une preuve suffisante.

— Et vous, vous étiez seul. Vous vous sentiez affreusement seul. Vous venez de me le dire. Vous n'aviez pour vous que la certitude que, s'il n'en avait été physiquement empêché, Derieu serait parti. Eh bien ! Tout à fait à titre privé, comme ancien marin et quoi qu'il soit arrivé après, moi, je vous félicite.

— C'était dur, commandant. C'était dur, répéta Godde avec de l'émotion dans la voix. Je ne pouvais pas refuser. Lorsqu'on lui a demandé pourquoi il n'avait pas débarqué, Ollivier a répondu : « On aurait cru que j'avais peur. » Moi, commandant, je me soucie peu de ce qu'on pense de moi. Mais si j'avais reculé à ce moment-là — et il y avait encore contre moi le fait que je n'avais jamais commandé — je me serais traité de lâche.

Le vieux marin leva la main comme s'il eût trouvé le mot trop fort.

— La compagnie vous a donc confié le commandement du *Canope*, dit-il.

— Voici, dit Godde tendant à Cernay un papier sorti de son portefeuille, le télégramme que j'ai reçu de Maurin en réponse au mien.

Il ajouta tandis que le marin dépliait le papier décoloré :

— Il est taché par l'eau de mer mais encore lisible.

— « Prenez commandement *Canope* et appareillez selon horaire », lut à haute voix le commandant Cernay. C'est tout ?

— Pas un mot de plus... C'est le seul document sauvé. Je me trouvais sur le pont lorsqu'on me l'a apporté. Je l'ai mis dans une poche qu'il n'a pas quittée... Je voudrais le garder, commandant. Il représente quelque chose d'important dans ma vie.

— Je comprends. Il ne nous serait d'aucune utilité. Reprenez-le. Et maintenant, poursuivit Cernay approchant de la lumière les feuillets qu'un instant plus tôt il avait extraits d'un dossier, venons-en au principal, à la disparition du *Canope*. Et je crois que le mieux est de suivre les événements en lisant votre rapport de mer, ou du moins certains passages.

— « *Ce jourd'hui* 21 *février* 1914, commença-t-il aussitôt, *par-devant nous Consul de France à Naples a comparu monsieur Joseph Godde, capitaine au long-cours qui nous a déclaré sous serment :*

« « *Appareillé de Naples à destination de New-York avec* 807 *passagers et* 2.420 *tonnes de marchandises diverses, le* 2 *février* 1914, *à* 15 h. 15... »

Portant le regard sur Godde, le marin remarqua : « N'est-il pas singulier que le *Virginia* vous ait ramené justement à Naples ? » Il poursuivit :

« *Débarqué le pilote à* 15 h. 40. *Mis en route à* 15 h. 45 *à* 78 *tours. Vitesse estimée* 14 *nœuds. Mer calme. Légère brise du sud-ouest...* »

« Je pense, ajouta-t-il, que je puis passer très rapidement sur la traversée de la Méditerranée, qui a été sans histoire. Et Godde ayant acquiescé d'un signe, il continua : « *Le* 3 *février par le travers du Carbonara... Le* 5 *à* 3 *heures Pointe d'Europe... A* 3 h. 50 *Tarifa. A* 4 *heures route au N* 75 *W. Brise d'ouest force* 4. *Mer grosse d'ouest...* »

« Mer grosse d'ouest, répéta le vieux marin. Tout de suite ? »

— Tout de suite, commandant. Avant même d'être sorti du Détroit. L'eau brusquement a changé de couleur, comme il arrive parfois, et je me suis heurté à une forte houle, bien creuse. J'embarquais sur le gaillard et l'horizon était chargé.

— Je lis : « *Vent d'ouest tournant peu à peu au nord-ouest... dans la journée et les jours suivants constamment renforcé. Mer halant elle aussi le nord-ouest et prenant de la force avec régularité, ciel nuageux devenant plus nuageux puis très nuageux...* »

— C'est cela qui fut inquiétant dès le début, commandant, remarqua Godde, dont le regard brillait de passion. Cette aggravation constante du gros temps, avec l'obscurité du ciel qui s'accroissait.

— Dufor nous en a parlé en marin bien que ce soient ses débuts sur la route de New-York, et Ollivier en homme de la machine, c'est-à-dire en homme qui, sans jamais voir la mer, la subit. Ce gros temps durait depuis une quinzaine de jours, ce qui explique cette forte houle de Gibraltar. Vox nous a dit qu'il avait lutté contre lui en allant à New-York et qu'il l'a retrouvé, plus mauvais, en quittant l'Hudson. Nous savons bien ce qui s'est passé en mer à cette époque ! Et comment se comporta le *Canope* ?

— Je l'ai mentionné plus loin dans mon rapport.

— Je sais. Mais peut-être avez-vous un détail à donner.

— Disons qu'il s'est comporté « extraor-nairement » bien.

— Pas de roulis ?

— Nous avions juste la mer debout, mmandant. On cognait dedans.

— Oui. Mais après ce qui s'était passé ns le golfe de Gascogne !

— Rien. Un dur tangage. C'était normal. avais réduit les tours de la machine.

— Je vois : « *Moyenne des tours* 65. *itesse estimée* 12 *nœuds. Chauffe énible.* »

— Je téléphonais souvent à Charrel, et haque fois il me répondait : chauffe énible.

— Je continue le rapport : « *Aucune bservation possible dans la nuit du* 5 *au* *et la journée du* 6. *Le* 7 *février, mer e plus en plus dure, vent du nord-ouest e renforçant toujours.* » Mais ce jour-là, e 7, précisa le marin, vous avez pu bserver.

— Dans la matinée et jusque vers 3 eures, il y eut des éclaircies.

— Ce point du 7 février, à midi, est mportant. C'est le seul que vous ayez pu alculer, passé Gibraltar.

— Vous pensez, dit vivement Godde, à 'erreur de position qui a été commise plus ard. Discutons-en tout de suite, com-nandant.

— Non. Non. Dans un instant. D'ailleurs, ous n'y attachons pas tellement d'impor-ance. Vous verrez. Dites-moi seulement ans quelles conditions vous avez pu bserver.

— Très mauvaises, répondit Godde d'un on qui dénotait un certain soulagement.

— Je m'en doute.

— Nous avons passé plusieurs heures à urveiller le ciel, à essayer de saisir le oleil lorsqu'il se montrait entre deux uages. Nous y avons réussi plusieurs fois ien qu'il fût toujours un peu voilé, léformé. L'horizon était haché, souvent nal discernable, tout à fait parfois. Puis le angage, les embardées...

« Mais nous étions trois : Rouveyre, Dufor t moi. Chacun observant de son côté. Et es résultats n'ont guère varié.

— Donc vous étiez sûr ?

— Aucun doute, commandant. Et il n'y ut qu'une différence de dix milles entre e point estimé et le point observé.

— Oui. Je vois. « *Dix milles dans le ud-est. Pris trois degrés de dérive.* » Puis e temps est redevenu bouché ?

— Sauf au moment des grains de pluie u de glace, il n'a jamais été tout à fait bouché. Je veux dire que je n'ai jamais été inquiété par le manque de visibilité. C'était le ciel...

— « *En fin d'après-midi du* 7, poursuivit le vieux marin, *et dans les journées des* 8, 9 *et* 10, *ciel très chargé avec précipitations fréquentes d'eau, de neige glacée et de grésil... Vent toujours de la région nord-ouest, de coup de vent à fort coup de vent et tempête. Mer présentant des creux de dix à douze mètres. Tangage violent. Coups de mer. Dans la matinée du* 10, *réduit encore le nombre des tours de la machine...* »

— Voulez-vous que je lise, moi-même ? proposa Godde tandis que le vieil homme reprenait souffle.

— Non, Godde. Encore quelques lignes puis j'aurai des questions à vous poser. « *Le* 10 *février, à* 16 *h.* 30, *le radiotélégraphiste Dejean m'a personnellement remis un message du cargo italien* Marco-Polo *signalant qu'il se trouvait immobilisé en travers de la mer, par suite de la rupture de l'arbre de couche, par* 58° 10' *de longitude ouest et* 39° 05' *de latitude nord.* »

Le commandant Cernay posa devant lui le rapport de mer, s'accouda au bureau et joignit les mains. Puis, gravement avec cependant une grande sympathie :

— Vous m'avez plusieurs fois reproché, Godde — pas à moi, précisa-t-il sur un geste de protestation de l'ex-commandant du *Canope*, à la commission — d'avoir donné trop d'importance à tout ce qui a précédé le drame. Maintenant, il ne s'agit plus de racontars, de bavardages, d'exagération, de craintes plus ou moins justifiées, de coups de boutoir de Derieu. Nous sommes dans le réel, dans le concret. Nous y sommes, dans le drame. Racontez-moi ce que vous avez fait après avoir reçu ce télégramme.

Mais, sans laisser le temps à Godde de répondre, il poursuivit :

— Je sais bien. Les faits, nous les connaissons. Il n'y a qu'à lire votre rapport de mer : « *Ai demandé à Dejean d'enregistrer toutes réponses faites à cet appel...* » Et bientôt l'opérateur vous a appris que le *Virginia* et l'*Ascania* — cette coïncidence ! remarqua le marin, ces mêmes navires qui, deux jours plus tard, vous assistaient et recueillaient la plupart de vos passagers ! — se dirigeaient vers le *Marco-Polo*. Ce que je veux connaître, c'est ce qui s'est passé en vous à ce moment-là.

Et, Godde ne répondant pas tout de suite, Cernay précisa sa question :

— Avez-vous pensé à l'avarie devant Beachy Head, au roulis du golfe de Gascogne... et à tout le reste ?

— Comment n'y aurais-je pas pensé ! s'exclama Godde qui ne put s'empêcher de remarquer : je n'aurais jamais cru qu'on me pose ici une telle question... Excusez-moi, ajouta-t-il. Nous venons de parler des conditions dans lesquelles j'ai été nommé commandant du *Canope*. Je suis un marin. Peut-on supposer qu'avant de prendre la décision de...

Godde se tut puis, s'étant calmé, reprit, sans avoir achevé d'exprimer sa pensée :

— Vous me demandez ce qui s'est passé en moi. Et c'est très important, je le sais. Il y a trois mois que j'y pense. Exactement depuis que je me suis réveillé couché dans une cabine du *Virginia*. Et je vous donne ma parole d'honneur que mon sentiment n'a jamais varié là-dessus. Je vous affirme que si je me retrouvais dans la même situation j'agirais de la même manière.

« J'ai reçu l'appel du *Marco-Polo*, poursuivit Godde dont l'effort qu'il faisait pour parler sans fièvre se voyait. J'ai demandé à Dejean de m'apporter toutes les réponses faites à cet appel. Mais avant de connaître ces réponses j'ai commencé à vivre dans l'angoisse... à cause justement de tout ce qui s'était passé avant, de l'avarie, du roulis... et de tout le reste, comme vous dites. J'ai pensé que ma situation serait effrayante si je devais me dérouter. Je dis : devais, commandant, parce que pas une minute je n'ai envisagé la possibilité de me dérober à ce... devoir. Sur la carte, j'avais déjà vu que pour atteindre le *Marco-Polo* il me faudrait naviguer juste en travers des lames... Juste en travers des lames, répéta-t-il... avec le *Canope* ! J'ai espéré, j'ai souhaité que d'autres navires se trouveraient plus près que moi du cargo. J'aurais pu alors continuer ma route.

« Ne croyez pas, poursuivit-il après un court silence, que je sois en contradiction avec moi-même. Que j'aie pensé à la machine et à la situation dans laquelle se trouverait le *Canope* ne donne pas de l'importance à l'avarie de Beachy Head et au roulis insensé... Vous verrez plus loin que la machine a bien tenu le coup. Quant au roulis — Dieu sait si nous en avons cependant souffert ! — il n'a rien eu d'insensé ni de diabolique...

— Je le sais, Godde. Alors, votre radio vous a apporté les positions du *Virginia* et de l'*Ascania*, et vous vous êtes...

— Ni le *Virginia* ni l'*Ascania* ne pouvaient rejoindre le *Marco-Polo* avant la seconde partie de la nuit. Je ne sais plus exactement à quelle heure.

— Vox a aperçu les feux de l'*Ascania*, qui se trouvait sur place, vers une heure du matin.

— Moi, je m'en suis cru à cinq heures de route. Bien avant minuit nous étions tous à fouiller les lames à la découverte d'une fusée, d'un fanal. Cru ! répéta Godde d'un ton amer. C'est une erreur qui me torture, commandant. J'ai recherché le *Marco-Polo* là où il n'était pas.

— Pour ne plus en parler, Godde, liquidons cette histoire de position. En gros, vous vous êtes trompé de cinquante milles sur votre point de départ. Les terriens qui ont lu ça ont poussé des clameurs. Cinquante milles pour eux représentent près de cent kilomètres. C'est énorme. Ça leur paraît énorme. Les journaux vous ont-ils assez accablé !

— L'un d'eux a écrit que j'avais perdu le *Canope* pour rien.

— Sénanque a pris un crayon et a fait un bout de calcul.

— Je l'ai fait aussi, plusieurs fois.

— Vous étiez le 10 février et votre dernière observation datait du 7. Donc de trois jours plus tôt. Trois jours dans l'Atlantique, c'est quelque chose. En trois jours vous vous êtes trompé de cinquante milles, d'un peu moins de 17 milles en 24 heures. Vous avez surestimé votre vitesse de moins d'un nœud (1). Cela dans une mer qui présentait des creux de plus de dix mètres, un vent debout qui soufflait en tempête et un navire que vous connaissiez mal. Ce n'est pas mal du tout. Je voudrais voir les journalistes en pareille circonstance. Il est vrai que ce n'est pas leur métier. Mais s'ils avaient pris, eux aussi, un crayon et un papier !

— Ils ont une excuse, commandant. Ils ne savaient pas que depuis Gibraltar je n'avais pu observer qu'une fois.

— Revenons à notre affaire. Vous pensiez donc être sur place avant minuit. Alors vous vous êtes dérouté... sans hésitation.

— Commandant, répliqua Godde, dans une pareille affaire, chaque mot a sa valeur, son poids. Non, je n'ai pas hésité. C'était mon devoir ; je vous l'ai dit. Des hommes se noyaient. Je ne me suis pas

(1) Le nombre de nœuds que « file » un navire est la distance qu'il parcourt en *une heure*. Le nœud vaut un mille, soit 1.852 mètres.

osé la question : me dérouter ou non. lais...

Godde se tut. Là, croyait-il, il touchait u point le plus délicat et il s'efforçait de exprimer avec clarté et calme.

— Mais, reprit-il, vous avez tellement nsisté sur le... passé que si on y pense, i on ne pense qu'à ce passé, ma décision le faire naviguer dans cette tempête le *Canope* en travers des lames, peut paraître... déraisonnable.

Sans laisser le temps au vieux commandant, qui en manifestait l'intention, de l'exprimer, Godde continua, toujours sans passion :

— Elle ne l'était pas. Depuis cinq jours e *Canope* luttait face au gros temps sans nous donner plus de souci qu'un autre navire. J'ai écrit dans mon rapport...

— Vous avez écrit : « *Je dois insister sur le fait que depuis Naples et particulièrement depuis Gibraltar aucune entrée d'eau anormale n'a été constatée et que les pompes avaient toujours fonctionné normalement.* »

— Il y a autre chose. Cela je l'ai écrit avec intention, à cause de ce qui s'est passé après.

— « *Aucune défaillance dans le fonctionnement de la machine ni de ses appareils auxiliaires...* »

— Oui. Et je vous ai dit de quelle manière à Marseille et à Naples Charrel et moi avions travaillé à équilibrer le *Canope*. Je me suis donc dérouté... sans hésitation. Mais je pensais que la tenue du navire dans ce gros temps me permettait de le faire.

— Mais, Godde...

— Avant de me mettre en travers des lames, poursuivit le malheureux capitaine sans laisser parler Cernay, j'ai donné des ordres. J'ai fait vérifier les fermetures des cales, condamner les portes ouvrant sur le pont, souquer les hublots. Les passagers ont été prévenus, des sauvegardes tendues. Charrel a été avisé par téléphone...

— Et qu'a-t-il dit, lorsqu'il a su ?

— Charrel ? Il a poussé une exclamation. Puis il a eu un mot pour ses hommes. Quelque chose comme : « Ils ne tiennent plus debout. » Enfin : « Nous allons rouler ».

— C'est tout ? insista le vieux marin.

— Tout. Et je lui ai répondu : « Quel est le navire qui ne roulerait pas en travers d'une telle mer ? »

Godde s'étant tu, les deux hommes se regardèrent longuement ; l'ex-commandant du *Canope* attendant avec une anxiété très marquée, frisant l'angoisse, la question qu'il lui semblait déjà entendre de la bouche du vieux marin. Celui-ci parut hésiter, puis, comme s'il eût décidé de renvoyer à plus tard la discussion d'un point qu'il tenait à éclaircir, il dit d'un ton neutre :

— Vous aviez donc pris toutes les précautions et prévenu Charrel. Vous êtes alors venu en grand sur la gauche. Exactement au S. 45° O, précisa-t-il, après un coup d'œil au rapport. Que s'est-il passé ? Racontez vous-même.

Godde demeura un instant indécis comme s'il eût mal compris le sens de la question, qu'il répéta : « Que s'est-il passé ? » Enfin, il répondit avec l'air de quelqu'un qui n'est pas dupe, qui prend ses précautions, qui apporte déjà des arguments à un reproche qu'il redoute, à une accusation même qui sera certainement formulée, pense-t-il :

— Vous vous en doutez, commandant. Ce fut très dur. Un roulis de 15 à 20 degrés de chaque bord, mais sans coups de rappel brutaux. De violents coups de mer par tribord, et l'eau qui franchissait le pavois et envahissait les ponts inférieurs. Mais elle évacuait bien.

— Ce roulis ? dit seulement le commandant Cernay.

— Ce roulis ? répéta Godde. Eh bien ! Non. Rien de comparable, ajouta-t-il, reprenant peu à peu de l'assurance, avec celui du golfe de Gascogne. Vous êtes marin. On sent le navire qu'on a sous les pieds. Dans le golfe de Gascogne, le roulis était disproportionné avec la mer. C'est pour cela qu'Ollivier a pu l'appeler : insensé, et Derieu : diabolique. Comprenez-vous ?

— Très bien, très bien, murmura le vieux marin.

— Là, au contraire, le *Canope* était en accord avec la mer. Il réagissait comme tout navire. A chaque coup, je pouvais prévoir ce qui allait arriver. Après une heure de marche, j'étais tout à fait rassuré. Quant au roulis, bien entendu. Et je ne me suis pas trompé ; lorsque j'ai changé de route pour prendre la cape, il a cessé tout de suite.

— La cape, la cape, Godde ! Nous n'y sommes pas encore.

Et tandis que le visage de Godde exprimait de nouveau l'attente anxieuse de l'accusation prévue et qui tardait à se manifester, Cernay ajouta :

— Avant que vous preniez la cape, Charrel vous avait signalé des entrées d'eau.

— Rien d'important, répliqua Godde vivement. J'avais encore reçu un appel du *Marco-Polo*, un appel qui ne laissait que peu d'espoir.

— Vous l'avez transcrit dans votre rapport. « *Forte gîte sur tribord. Pont recouvert par les lames. Importante dérive.* »

— Je le téléphonai à Charrel. C'est alors qu'il m'apprit qu'il y avait de l'eau en bas. La chauffe, à cause du roulis, devenait de plus en plus dure, et Charrel me demanda si j'allais continuer la route.

« Bien sûr ! s'exclama Godde, sur un ton de défi. Je devais la continuer pour la même raison que je l'avais prise. Le cargo italien était encore à flot.

« Ce n'est que plus tard que je me mis en cape... »

— A 20 h. 20, précisa le vieux marin, les yeux sur le rapport.

— Peut-être. Je ne me souviens pas exactement, répondit Godde dont la voix trahissait l'irritation provoquée et entretenue par la menace suspendue, croyait-il. Je me tenais en liaison constante avec Charrel. Je savais que l'eau suintait assez abondamment par les sabords des soutes — c'était, précisa-t-il, avant que les tresses sautent — qu'elle pénétrait aussi par les claires-voies, que quelques pompes étaient engorgées. J'ai voulu leur donner un peu de répit, en bas. A eux et aux passagers.

— Et à 21 heures, vous repreniez la route au S. 45° O.

— Pourquoi ne l'aurais-je pas reprise ? commandant, interrogea Godde, soupçonneux, croyant que l'attaque redoutée se précisait. Aurais-je dû renoncer à me diriger vers le *Marco-Polo*... ou ses hommes dérivant dans les baleinières, pour un peu d'eau en bas et quelques pompes ne débitant pas ? J'avais à peu près fait la moitié de la route.

— Mais c'est certain. Ayant fait votre choix, ayant décidé de vous dérouter pour essayer de secourir le cargo italien, vous n'aviez aucune raison de changer d'avis, déclara le vieux marin surpris par le ton agressif de Godde. Et vous avez encore tenu cette route pendant une heure et demie...

Avant de répondre, Godde regarda le commandant Cernay d'une manière étrange. Ses yeux, son visage trahissaient son incertitude, son embarras et même une sorte de lutte intérieure comme si l'ex-commandant du *Canope* avait eu à refréner le désir d'en finir en posant une question importante pour lui. Il eut l'air d'y renoncer et répondit :

— Plus que cela, commandant.

— Je sais. Mais au bout d'une heure et demie il s'est produit un fait à ne pas passer sous silence. Je lis dans votre rapport : « *22 h. 30. Note écrite du chef mécanicien m'informant d'entrées d'eau plus abondantes, de l'inondation d'une partie du charbon et me demandant d'arrêter définitivement la recherche, ajoutant que, dans le cas contraire, il dégagerait sa responsabilité.* »

Questions, réponses, explications s'échangeaient lentement, avec une tension qui soulignait la gravité des faits évoqués. Cependant, si la voix du vieux marin avait pris plus de gravité, le ton demeurait amène. Tandis qu'une espèce de véhémence grondait sous chaque mot que prononçait Godde.

— Je me trouvais presque là où le *Marco-Polo* avait coulé. Du moins, je m'y croyais. Cette note écrite, commandant, c'est moi qui l'avais demandée à Charrel. Nous avions discuté par téléphone. Je lui avais exposé qu'il serait ridicule de renoncer, à dix, douze milles de l'endroit où peut-être, des hommes dérivaient dans une baleinière. Il avait insisté. Pour gagner du temps, pour le calmer, aussi, je lui avais répondu : « Envoyez-moi donc une note. »

« Le papier reçu, j'allai de l'avant une demi-heure, trois-quarts d'heure encore. Et ce fut fini. Je pus dire à Charrel : « Nous y sommes. Je prends de nouveau la cape et la garderai jusqu'à demain matin à l'aube. »

Le visage de Godde s'assombrit encore et, après un assez long silence, l'ex-commandant du *Canope* dit à mi-voix :

— Ce sont des heures qui m'ont laissé un souvenir torturant. Les journalistes qui ont insisté sur l'erreur de position n'ont pas eu conscience de leur cruauté.

— N'en parlons plus. Je vous ai dit...

— Je dois y revenir encore une fois, expliqua Godde, dont les plis profonds du front se creusèrent davantage. Et maintenant, insista-t-il. Maintenant, après avoir souligné la peine des gens de la machine pour atteindre le point de l'océan où je supposais que le *Marco-Polo* avait coulé... Et nous n'avons pas parlé de celle des hommes du pont ni des souffrances des passagers. Maintenant, répéta-t-il encore, avant que...

Il se tut, regarda longuement le vieux marin qui lui présentait un visage énigmatique.

— Je sais ce que vous allez me dire

ursuivit-il sans avoir achevé sa phrase écédente. Quoi qu'il soit arrivé, il faut e vous sachiez que, pendant ces huit ures de cape, nous avons vécu d'espoir de désespoir. Tous mes hommes qui le uvaient veillaient. Combien de fois, l'un eux m'alerta par le cri : « Commandant, feu ! » Et nous nous mettions, tous, à ruter, jumelles aux yeux, la partie de céan désignée. Il m'est impossible d'eximer ce que j'ai éprouvé, après... quand ai su !

— Je comprends, Godde. Vous avez en fait de dire cela. Continuons. Nous mmes à l'aube. Que se passa-t-il ? Je lis : *11 février. 7 h. 30. Repris la route au 72 O en direction de New-York...* »

Tandis que les yeux du commandant rnay suivaient les lignes du rapport et ie sa voix prononçait les mots dictés trois ois plus tôt par Godde, celui-ci regardait vieux marin avec une expression de upeur et de méfiance.

— « *Tout de suite, je me suis aperçu que ute de pression suffisante la vitesse ne ouvait être estimée à plus d'un nœud u deux. Peu après, le chef mécanicien 'apprit que la plupart des pompes demeuaient engorgées et que, la chauffe étant evenue très pénible, la pression continuait baisser.* » Un nœud ou deux ! Il devait re bien difficile d'estimer !

Godde, égaré (l'accusation qu'il attendait 'ayant pas été formulée), ne répondant pas, commandant Cernay répéta :

— Un nœud ou deux. Oui. Comment vez-vous estimé ?

Godde passa une main sur ses yeux.

— Excusez-moi, commandant, dit-il.

Et, comme si son geste eût chassé une bsédante vision, il parla d'un ton plus bre.

— J'ai écrit : un nœud ou deux. En alité, j'étais stoppé par la mer. Je l'étais à peine. C'est moi qui avais appelé harrel au téléphone pour savoir à quoi 'en tenir. Pendant la cape, la situation 'avait pas changé en bas. Mais depuis 1 heures du soir l'eau n'embarquait lus ou, du moins, très peu. Et à cette lure, juste face à la mer, elle n'embarait pas davantage. Nous ne roulions pas , la vitesse étant nulle, le tangage n'était as brutal.

— Mais n'embardiez-vous pas ? (1) Sans tesse, pouviez-vous gouverner ?

Encore, Godde ne répondit pas tout de uite, comme si, de nouveau, l'obsédante vision l'eût privé de sens, et il ne remarqua pas que l'attitude, l'expression du visage, le regard, la voix même du commandant Cernay avaient changé. Il ne s'aperçut pas de l'attention intense comme gravée dans les yeux du vieux marin.

— Non, nous n'embardions pas, répondit-il, enfin. Pas trop. Je pense qu'un certain équilibre avait dû se faire. Avec le *Canope*, personne n'a jamais su, ce navire *déconcertant* ! Plus tard, lorsque j'ai voulu virer de bord, est-ce qu'un autre bâtiment serait resté en travers de la mer ?

— Je vous avoue que j'ai tremblé, dit le vieux marin, les yeux scrutant toujours attentivement le visage de Godde, comme s'il eût recherché dans les traits de celui-ci l'indice d'un trouble bien particulier, d'un trouble provoqué par une incertitude ou un regret.

« Il faut être marin pour bien sentir cela. Se trouver dans l'impossibilité de prendre la fuite ! Manœuvrer et demeurer en travers de la mer ! Oui, j'ai tremblé en lisant cela dans votre rapport quand pour la pnemière fois j'en ai pris connaissance. »

Avec émotion mais avec, aussi, dans la voix, la même curiosité qui brillait dans son regard, il ajouta :

— Racontez-moi comment cela s'est passé.

— A midi, commença Godde qui, repris par le court drame qu'il allait évoquer, paraissait avoir oublié son obsédante préoccupation, Charrel est venu me trouver. Il n'avait plus aucun espoir de faire remonter la pression. Le mieux, me dit-il, pour soulager la machine, serait de tourner le dos à la mer. C'était aussi l'avis de Bertrand. J'acceptai. « Je manœuvrerai avant l'arrivée de la nuit », leur dis-je.

« Vers 16 h. 30, j'ai prévenu Charrel que j'allais virer de bord et j'ai fait mettre la barre à gauche. J'ai vu l'avant qui abattait lentement. Dès que les lames nous ont pris par tribord, le mouvement s'est accéléré jusqu'à 90° du vent et de la mer. Là... »

Godde se tut, étouffé par l'émotion.

— Excusez-moi, commandant, reprit-il. Ce fut tellement inattendu, surprenant..., tragique. Là, à 90 degrés, le *Canope* s'immobilisa.

— Vous vous en êtes aperçu tout de suite ?

— Tout de suite ? répéta Godde dont le visage se fixa brusquement. J'ai eu un moment de doute. C'était à ne pas croire ses yeux ! Je suis resté je ne sais combien à regarder la pointe du gaillard. Etait-ce

(1) Embarder : avoir de la difficulté à garder la direction.

possible ? Elle ne bougeait plus. Alors, l'esprit est en déroute pendant quelques secondes qui paraissent l'éternité. Le doute, l'incertitude, la certitude ; on ne sait plus.

« J'ai jeté un coup d'œil au transmetteur d'ordres comme si quelqu'un eût pu, à mon insu, en déplacer la manette. L'aiguille indiquait bien toujours : en avant toute. »

— Il n'y avait plus assez de pression, murmura le commandant Cernay.

— J'ai poussé un cri : la barre à gauche toute ! Le lieutenant Dufor me transmit la réponse du timonier : « la barre est à gauche toute, commandant. » J'ai compris et, immédiatement, j'ai tenté une autre manœuvre. J'ai fait mettre la barre à droite et lancer la machine en arrière. Espérant que...

— Ce n'était pas possible, Godde, murmura encore le vieux marin.

— Il en aurait fallu si peu, commandant !

— Il n'y avait plus assez de pression, répéta Cernay. Et la mer était trop puissante.

— Oui. Sans doute, répondit Godde. Je crois que je n'ai jamais vu cela de toute ma vie de navigateur, depuis vingt-cinq ans que je fais l'Atlantique du Nord, et avant. Nous étions entrés à Gibraltar dans un gros temps bien établi, et, depuis, une seule éclaircie, celle du 7. Peut-être une ou deux accalmies — si on peut appeler cela accalmie — d'une heure. A partir du moment où le *Canope* fut immobilisé, la mer l'attaqua sans un instant de répit.

« Au début, poursuivit le marin comme perdu dans un rêve affreux — je veux dire au moment où il fut par le travers — il n'y avait pas tellement d'eau dans les fonds. Si cette eau n'avait pas imbibé le charbon, elle ne m'aurait pas gêné. Mais à partir de là j'ai été noyé. Elle m'a envahi. Peu à peu, le *Canope* s'est alourdi et a pris de la gîte. Exactement 24 heures plus tard, lorsque Bertrand et moi avons été enlevés, à demi couché, il ne réagissait presque plus et le pont supérieur, à gauche, plongeait dans l'eau.

Le vieux commandant se leva, se dégagea du fauteuil et, debout devant la fenêtre, tira d'une poche une blague à tabac.

— Il y a quelque chose d'obscur, commença-t-il d'un air méditatif, en roulant une cigarette, dans le comportement de Charrel. Quelque chose que nous cherchons à nous expliquer.

Il s'arrêta pour embraser le tabac, puis :

— Ce que vous m'avez dit tout à l'heu ne nous éclairera pas.

— Quoi donc ? demanda Godde, souda en alerte.

— Sa remarque, répondit Cernay ét gnant sous son pied l'allumette enflamm lorsque vous l'avez informé de votre dé sion de vous dérouter.

Godde demeura silencieux, l'œil fixe.

— Il vous parle de ses hommes qui tiennent plus debout. Il pense au navi « Nous allons rouler. » Et pas un mot po sa machine. Il ne manifeste aucune inqu tude pour elle. Ça ne vous a pas surpri

— Non, répondit Godde avec un soupçonneux. Et il ajouta vivement « Tout allait bien en bas. Je vous l'ai d C'est pour cela d'ailleurs que je pouvais dérouter... »

— Eh bien ! Nous, ici, poursuivit vieux marin rejoignant son bureau et s' seyant, nous avons été surpris. Non p l'attitude de Charrel au moment du déro tement, que nous ne connaissions pas. C' vous qui venez de me l'apprendre. M par l'absence d'avarie dans la machine.

— Charrel était un mécanicien de p mier ordre, répondit Godde qui se dema dait où le vieux marin voulait en venir

— Cette machine, dont il vous avait qu'un fou l'avait imaginée, a merveill sement fonctionné. Ollivier en convie Avant que vous ne vous déroutiez, penda que vous avez navigué mer de traver rien, elle n'a pas eu une défaillance.

— Il faut croire que depuis Beac Head..., lança à mi-voix Godde sur défensive.

Le vieux marin écrasa sa cigarette da un cendrier et saisit un papier devant l

— Votre lieutenant a écrit... Voilà passage. « *Rencontré le mécanicien Laure au carré...* » — cela se situe beaucoup p tard, dans la matinée qui suivit le déro tement — « *...qui me dit : jamais la mé nique n'a aussi bien marché... Terribl Bien sûr. Et les hommes sont fourb Mais rien n'a chauffé.* »

« En fait, la machine n'a cessé de to ner (1) que lorsque la pompe du condens s'est désamorcée. Mais alors il était t tard, et ça, ce n'est pas précisément u avarie de machine. Le *Canope*, qui a co coque et ponts intacts, a aussi coulé machine intacte. »

— C'est exact, commandant.

— Lorsque Sénanque, Latouche et m même, après avoir entendu à peu près t

(1) Appareils auxiliaires.

s témoins vivants de l'affaire — à part ous — après avoir lu et relu les documents réunis, les rapports officiels et les utres, les réponses à nos questions, nous vons commencé à discuter entre nous, ette absence d'avarie à la machine nous a tonnés. Elle nous a presque paru anormale.

— Anormale ! s'exclama Godde.

— Oui, répondit Cernay qui savait bien, ui, où il allait. Nous pensions à la visite ue vous fit Charrel à Naples, vous demanant de surseoir à l'appareillage. Que des natelots et des chauffeurs s'affolent, ous le comprenons. Nous l'admettons même pour des officiers-mécaniciens ncore jeunes et qui ne sont pas chargés l'une responsabilité entière, comme Laurelle, comme Ollivier. Et demander, sans se baser sur un fait concret et précis, à un capitaine de ne pas partir est bien un signe d'affolement, tout au moins de désarroi.

« Mais Charrel qui était au bout de sa carrière ! qui, comme Derieu, avait quelque quarante ans de navigation ! Nous nous sommes renseignés sur lui. Nous nous sommes fait communiquer son dossier. Il était pondéré, sage. Nous ne comprenons pas. Pourquoi a-t-il accepté d'aller vous trouver lorsque ses officiers le lui ont demandé ? »

— Je ne l'ai pas compris, non plus. Surtout venant d'un ami. Mais nous avons déjà parlé de cela, commandant.

— Il ne s'agit pas du tout d'amitié, poursuivit Cernay avec obstination. Charrel a-t-il justifié sa démarche ? Vous en a-t-il donné une raison valable ?

— Aucune, répondit Godde de plus en plus surpris et inquiet. Cependant je l'y ai poussé en lui disant, faisant allusion à la fameuse phrase de Derieu, à Marseille : « Il n'est pas possible qu'un seul instant vous ayez cru à ce que tous deux nous avons entendu. »

— Qu'a-t-il répondu ?

— Il a été touché. Il a bafouillé, a parlé de lourde charge. Puis il a rompu car j'avais perdu mon sang-froid. Je vous l'ai dit.

— Donc rien de précis ? insista Cernay.

— Rien, commandant, répondit seulement Godde du ton de celui qui, ne comprenant pas, demeure sur ses gardes.

— Pourtant il savait que le *Canope* était bien équilibré ; il y avait travaillé avec vous. Et cette machine dont on doutait a si bien marché que, si par un miracle le *Canope* résurgissait, elle pourrait tourner tout de suite.

— C'est exact.

— Nous ne comprenons pas, dit une fois de plus Cernay, sans paraître s'apercevoir de l'attitude de Godde. Si dans un roman, nous, marins, lisions qu'un chef mécanicien, dans les mêmes circonstances, a demandé à un capitaine de ne pas prendre la mer, nous souririons. Ici, hélas ! il ne s'agit pas d'un roman.

Après un silence bien marqué que Godde ne rompit pas, l'ancien commandant poursuivit :

— Latouche affirme qu'un mécanicien comme Charrel ne pouvait pas ne pas savoir, après avoir travaillé deux mois dans une machine, qu'il pouvait compter sur elle. Et l'expérience a prouvé qu'il pouvait avoir confiance dans celle du *Canope*.

« Mais supposez que Charrel ait eu une raison de crainte ou d'autres raisons de crainte que la machine et le roulis. »

— Quelles autres raisons de crainte ? demanda Godde avec méfiance.

— Attendez. La démarche s'expliquerait. C'est du moins le point de vue de Latouche. Charrel est, disons, anxieux. Il a un sujet d'inquiétude. Il en a parlé dans ses rapports à la compagnie, rapports qu'il a communiqués à Derieu. La compagnie n'a tenu compte qu'en partie de ses observations...

A chaque mot, la flamme de la passion, jamais éteinte, se développait dans les yeux de Godde.

— Que savez-vous donc de précis, commandant ? demanda-t-il avec véhémence.

— Derieu informé, poursuivit Cernay sans répondre à la question et toujours très calme, n'a eu aucune réaction particulière. Vous vous rappelez sa réponse au directeur : « Aucune raison de démissionner. » Et Derieu qui « empoisonne » — c'est votre mot — tout son monde, inspire cependant à tous une confiance extraordinaire. Charrel s'incline, demeure à son poste, ne dit rien. Mais Derieu frappé d'une congestion est emporté. Tous à bord pensent — comme vous d'ailleurs — que c'est à vous que la compagnie pressée par le temps donnera le commandement. Vous comprenez dans quelle situation se trouve Charrel ?

Mais avant que Godde, dont le visage avait rougi soudain, ne répondît, le vieux marin continua :

— Godde n'est pas Derieu. Godde n'a jamais commandé. Il se peut — c'est Latouche encore qui fait cette supposition — que, même avant d'y être poussé par ses officiers, Charrel ait envisagé d'aller

vous trouver. Il hésite cependant. La démarche venant de lui seul lui pèse. N'avez-vous pas dit vous-même qu'un sentiment d'amitié s'était formé entre vous ?

— Latouche ne donne pas un beau rôle à Charrel, murmura Godde.

— C'est humain. C'est vrai ou, plutôt, c'est vraisemblable. Lorsque Ollivier, Laurelle et les autres lui demandent d'intervenir pour que vous refusiez le commandement, Charrel est soulagé, soulagé deux fois même. Il vous fera part de ses inquiétudes, de ses vraies craintes, et il parlera au nom de tous.

— Mais quelles vraies craintes ? Ce M. Latouche ne s'est-il pas laissé entraîner par son imagination ?

— Sur notre demande, la compagnie nous a confié les rapports de Charrel, répondit Cernay sans se fâcher.

— Ah !

— Charrel, que vous fréquentiez, ne vous a-t-il jamais parlé, avec précision, souligna Cernay, des travaux dont il avait réclamé l'exécution ?

— Il était un homme assez fermé, assez secret, répondit Godde très dérouté par le calme et l'obstination du marin. Par exemple, après son altercation avec Derieu, il ne m'en a rien dit. Peut-être par pudeur.

— Cela cadre assez avec ce que Latouche pense de lui. Mais revenons aux rapports de Charrel. Nous les avons lus avec soin. Nous les avons même soumis à un ingénieur haut-gradé de la Marine nationale. Plusieurs fois, Charrel avait demandé qu'on refit le parquet de la chaufferie et de la machine et une restauration complète du système de pompage.

« On ne l'a pas écouté. Je veux dire : complètement. On n'a refait qu'une partie du parquet. On a exécuté seulement une revision rapide des pompes. Renvoyant la suite au prochain séjour à Marseille. Parquets et pompes, voilà le vrai sujet des inquiétudes de Charrel. Et il ne vous en a pas parlé lorsqu'il est allé vous trouver ?

— Il ne m'en a pas dit un mot. Je vous l'affirme.

— Je n'en doute pas, répondit le vieux marin qui, ayant quitté ses lunettes, se mit à en essuyer les verres avec son mouchoir. Avouez cependant que c'est étrange. Pas un mot dans un tel moment ! Vous voyez maintenant pourquoi le comportement de Charrel nous échappe.

— Voulez-vous dire, commandant, lança avec véhémence Godde dont les yeux flambaient de passion, que le silence de Charrel, quant à ses craintes réelles, serait pou quelque chose dans la perte du *Canope* ?

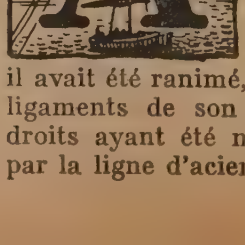
Le vieux commandant fut long à ré pondre. Puis, très calme toujours :

— Sur la cause du naufrage, nous avon une idée bien arrêtée. Mais, peut-être, Charrel vous avait, à Naples, parlé à cœu ouvert et, surtout, au moment où vou alliez lancer le *Canope* en travers des lame vers le *Marco-Polo*, ne vous seriez-vous pa dérouté, et les soutes n'auraient pas ét inondées, le charbon imbibé et les fond envahis par l'eau...

— Commandant, répliqua avec brutalit Godde, se levant, il y a trois mois qu j'attends qu'on me lance cette accusatio à la face, qu'on me reproche de m'êtr porté au secours du cargo italien. A Vox j'ai posé la question : « Seriez-vous rest sourd à cet appel ? » Encore, je lui ai dit « On doit donner à un marin un navir capable de se porter au secours d'un autr en toute circonstance. » Pour me défendre vous m'apportez un argument de plus. O n'a pas écouté Charrel. On n'a refait qu'un partie du parquet...

— Calmez-vous, Godde, et asseyez-vous Je ne vous reproche pas du tout de vou être porté au secours du *Marco-Polo*. J vous donne ma parole d'honneur que moi même, si je m'étais trouvé à votre plac sur la passerelle du *Canope*, connaissan de ce navire ce que vous saviez, je l'aurai lancé en travers des lames vers le bâtimen en détresse.

— Comment ? s'exclama Godde a comble de la surprise. Puis, il se tut et s laissa retomber sur le fauteuil. Son visag exprimait à la fois une immense joie e de l'égarement.



APRÈS avoir vu couler l *Canope*, Godde avai perdu connaissance. L second capitaine d *Virginia* et l'homm qui l'avait sorti d l'eau, l'avaient trans porté à l'infirmerie o il avait été ranimé, réchauffé, bandé — de ligaments de son épaule et de son bra droits ayant été meurtris, décollés même par la ligne d'acier qui l'avait arraché au

nes. Puis il avait été couché dans la ine du pilote (1).

Deux heures plus tard, une « présence » son chevet l'avait tiré de la léthargie ns laquelle l'avait plongé un puissant mant.

Dans la silhouette, carrée comme celle in bonhomme taillé dans du bois, noire, trée par la lumière, que son propre veau enveloppait de brume, Godde avait faire un effort pour reconnaître Vox, maître du navire, le visage creusé, tiré, yeux dans l'ombre de la casquette aux lons d'or rouillés, agrandis par la igue, les épaules élargies par le lourd anteau de mer... Vox qui, avec son *rginia*, avait fait des prodiges, manœuant sans cesse dans une mer énorme, levant les naufragés aux embarcations ie les lames lançaient contre son flanc, chant ceux qui désespérément s'accronaient aux filets dont il avait garni ses urailles.

— Souffrez-vous ? lui avait demandé ox. Puis, s'approchant davantage de la ouchette, il lui avait murmuré à l'oreille : Je m'excuse, Godde. Si j'avais eu un argo j'aurais tenté de passer une morque au *Canope* et de le redresser. ais je n'avais pas le droit d'exposer la ie de mes passagers. »

Godde, abruti, avait refermé les yeux. ais les paroles de son camarade, jetées n lui comme un ferment, l'avaient peu près tiré encore de la torpeur.

Tandis qu'il écoutait, détaché du bruit ssourdi des lames emportant le navire, battement du cœur du *Virginia* qui avait ourné le dos à la tempête et repris sa oute vers Gibraltar et Naples, quelques inutes avaient suffi pour qu'il appliquât s mots : « Pas le droit d'exposer la vie e mes passagers » à son propre cas.

Dès ce moment, la douleur qu'il prouvait d'avoir été vaincu par la mer, 'avoir vu mourir des êtres humains qui ui avaient été confiés, d'avoir vu s'enloutir le *Canope*, avait pris une forme iguë, personnelle et s'était accrue d'une ngoisse.

Vox s'était refusé à placer le *Virginia* lans une position qui aurait pu devenir ritique. Lui, Godde, détournant de sa oute le *Canope* chargé de quelque huit ents passagers sans compter son propre équipage, il l'avait lancé vers le *Marco-Polo*.

L'origine de la catastrophe était là, s'était-il dit, dans cette navigation en travers des lames qu'il avait imposée au paquebot, au cours de laquelle, ainsi que venait de le dire le commandant Cernay, « les soutes avaient été inondées, le charbon imbibé et les fonds envahis par l'eau ».

« On pensera seulement, s'était-il persuadé, au passé du *Canope* qu'aucune compagnie n'a voulu garder dans sa flotte, aux inquiétudes que le navire nous a données entre Londres et Marseille, et sans tenir compte des raisons qui m'ont permis de me dérouter (celles qu'il avait exposées au vieux marin : tenue du navire dans le gros temps et parfait fonctionnement de la machine) on me reprochera d'avoir répondu à l'appel de l'Italien. »

En dépit de la fièvre, de la souffrance, il s'était laissé glisser de la couchette, voulant revoir Vox tout de suite, lui parler, être rassuré peut-être, mais, surtout, réunir sans retard les éléments de sa défense car, brusquement, il lui était revenu que tous les papiers du bord, témoignages de premier ordre, dont il allait se saisir au moment où la lame l'avait arraché du pont, avaient disparu avec le bâtiment.

Au bas de l'étroit escalier qui reliait la cabine du pilote à la chambre de navigation, un bruit de voix et la surprise de reconnaître dans l'une d'elles celle de son second lieutenant Dufor, qu'il croyait perdu, l'avaient arrêté.

A Vox qui lui posait des questions, Dufor racontait le drame du *Canope* vu de l'intérieur, depuis le départ de Naples jusqu'à l'instant où le navire avait broyé sous lui la baleinière chargée d'enfants et de femmes dont le jeune officier avait pris le commandement.

Pendant près d'une heure, Godde, incapable de se hisser jusqu'à la chambre de navigation, le corps couvert d'une sueur d'agonie, avait écouté. Tout de suite, il avait eu la révélation que, dès le début, il avait perdu le contact avec la vie intime de son navire. Puis, le souci, l'inquiétude, l'obsession l'avaient isolé. Tout ce que, rivé à son banc de quart, il n'avait pu voir, Dufor qui n'avait cessé d'aller et de venir, dans les aménagements, sur les ponts, dans la machine, dans les entreponts à émigrants, en avait été le témoin sensible et le racontait à Vox. Tout ce que Godde n'avait pu entendre, Dufor l'avait entendu et le répétait.

(1) Cabine réservée au pilote lorsque celui-ci, après avoir orti un navire d'un port, ne peut le quitter à cause du ros temps.

Là, au cours de cette petite heure, par la voix du lieutenant, Godde avait appris qu'avant même la disparition du navire la plupart des hommes du *Canope* avaient formulé l'accusation que la confidence de Vox lui avait fait redouter.

Dans leur désespoir, ils l'avaient férocement accablé : « Pourquoi Godde s'est-il dérouté ? C'était de la folie ! Il ne voyait pas la vraie situation. Pourquoi un tel aveuglement ? »

Une mise au point, coupant le récit de Dufor, avait encore alourdi son angoisse ; la position lancée par le *Canope* au moment où il avait appelé à l'aide était fausse de quelque cinquante milles. Mal estimée avait donc été celle du point où il avait changé de route pour se diriger vers le *Marco-Polo*. Le cargo et ses hommes, s'ils avaient pu se réfugier dans les embarcations, avaient donc été recherchés là où ils ne pouvaient se trouver. L'intention demeurait mais le *Canope* avait été perdu pour rien.

Ayant enfin atteint la chambre de navigation, Godde avait eu des paroles que lui donnait le sentiment d'avoir été trahi par ceux qui l'avaient placé sur la passerelle du *Canope*. « Ils n'ont pas hésité à lancer en hiver dans l'Atlantique du Nord, plein d'émigrants, un navire dont personne ne voulait plus, et ils me reprocheront de m'être servi de ce navire comme tout capitaine doit pouvoir utiliser le sien. » Il avait ajouté : « Le rapport de mer est un acte qui engage. Je me défendrai. »

Tout de suite après avoir envoyé à la compagnie un long télégramme dans lequel il avait exposé les causes matérielles et les circonstances du naufrage, Godde s'était mis à rassembler les éléments de ce rapport, faisant appel aux souvenirs de Dufor, consultant le mécanicien Ollivier alité, utilisant les cartes et les documents de Vox, demandant des précisions par radio à l'opérateur Dejean recueilli, lui, par l'*Ascania* qui avait repris sa route vers New-York.

Avant même l'achèvement de ce premier travail, un message de l'*Inter*, le pressant de questions sur l'inondation des soutes... trente-six heures avant la catastrophe, avait fortifié sa certitude d'être accusé.

Ne pouvant l'écrire lui-même, il avait dicté son rapport à son lieutenant, pesant chaque mot, mesurant chaque expression, introduisant des phrases lourdes de sens que le commandant Cernay avait lues : « *J'insiste sur le fait... depuis Gibraltar... aucune entrée d'eau anormale... pompes fonctionnant bien... aucune défaillance machine ni appareils auxiliaires...* » reprenant, se complétant.

Puis, après avoir été debout un jour une partie de la nuit suivante, il s'était effondré dans une dépression nerveuse contre laquelle les drogues du médecin avaient été peu efficaces.

Il n'avait quitté sa cabine pour de longues promenades solitaires sur le pont des embarcations que Gibraltar franchi. La solitude qui avait enveloppé le paquebot avait disparu. Il n'était pas rare que, la nuit, portant le regard au large, Godde n'aperçût des feux de position. Dans la journée, sur la passerelle et les ponts des bâtiments croisés, il distinguait officiers et passagers, jumelles aux yeux, examinant longuement le navire qui après les avoir sauvés amenait en Europe des rescapés du *Canope*. Souvent, l'antenne de la T. S. crépitait.

Mille à mille, le *Virginia* approchait du monde où le capitaine du navire perdu était attendu. Cette impatience qu'il savait des terriens, à connaître mieux le comment et les pourquoi de la catastrophe jointe à la fébrilité des rescapés tendus vers le port, lui avait alors fait désirer qu'vînt vite l'heure des explications.

A quelque vingt milles de Naples, la sonnerie du chadburn suivie presque aussitôt du ralentissement de la machine avait fait abaisser vers l'eau, en avant du navire, le regard de Godde fixé au delà de l'horizon sur les lignes hautes de la baie. A quelques encablures, un remorqueur noir, écartant du nez la houle, fonçait vers le paquebot.

Godde avait été surpris de sentir ses mains légèrement trembler. Qui arrivait là ? Qui avait frété ce petit bâtiment pour prendre plus vite contact avec les rescapés ou... avec lui-même ? Des officiels de l'émigration ? Des personnalités italiennes ? Les représentants des autorités maritimes ?

S'étant avancé jusqu'au ras du pont, il avait dominé le remorqueur qui, après avoir fait un demi-tour, s'approchait de l'échelle de coupée que Vox avait fait amener. Du premier coup d'œil, il avait reconnu, auréolé d'un feutre terne, le visage lunaire de Maurin, le capitaine d'armement de l'*Intercontinentale*, dont les poings enfoncés dans les poches bosselaient le manteau clair qui le couvrait.

« Maurin ! Mais pourquoi se précipite-t-il ainsi ? » Godde avait été certain

percevoir à Naples, sur le quai. Mais urquoi Maurin apparaissait-il alors que *Virginia* se trouvait encore au large de côte italienne ?

Godde avait gagné sa cabine où, quelques nutes plus tard, le petit homme conduit r Vox lui-même, qui l'avait laissé à la rte, était entré.

— Je suis venu vous prendre, Godde. y a vingt journalistes sur les quais, nus de Paris, de Londres, de Rome, de lan. Et toutes les familles des rescapés des morts. Ce serait trop pénible pour us !

« Trop pénible pour vous » ! Les mots aient surpris Godde qui, naïvement, tait attendu à une attaque, comme : Qu'avez-vous fait du *Canope* ? ».

Maurin, ayant lancé son chapeau sur la uchette, s'était assis et, tandis que Godde ait cherché en vain à accrocher le regard s petits yeux verts, avait ajouté :

— J'emmènerai aussi Ollivier, le lieu- nant Dufor et tous les hommes du *Canope* ui sont à bord. Je les ai fait prévenir.

Puis, sans transition :

— Vous avez votre rapport de mer ?

— Dufor l'a écrit sous ma dictée, avait pondu Godde dégageant de la tunique n bras droit encore soutenu par une harpe.

— Donnez-le-moi.

« Qu'est-ce que cela signifie ? » s'était emandé Godde, troublé par le pressen- ment que les événements se présenteraient utrement qu'il ne l'avait imaginé.

— Vous savez, avait-il répondu, qu'après n naufrage le rapport de mer doit être éposé entre les mains du consul de rance du premier port touché (1).

— Oui, oui. Je le sais. Tout est prêt. e vous conduirai moi-même au consulat. ous ferons toutes les démarches ensemble. ais vous avez aussi à remettre un double e votre rapport à la compagnie. Le irecteur m'a chargé de vous le demander.

« Ils ont peur, s'était dit Godde, soudain clairé. Comment n'y ai-je pas pensé ? Ils eulent savoir tout de suite ce que j'ai rit. »

— Le voici, avait-il dit, tendant à aurin l'une des trois copies que son eutenant avait faites. Et il s'était assis, i aussi, juste en face du capitaine d'ar- ement, les yeux fixés sur son visage.

(1) Lorsque le premier port touché est étranger, bien tendu !

« Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? s'était-il répété. S'ils me reprochaient d'avoir répondu à l'appel du *Marco-Polo*, ils s'accuseraient eux-mêmes de m'avoir donné un mauvais navire. »

Il lui avait semblé que depuis le moment où il était revenu à lui, après la disparition du *Canope*, il avait vécu dans une grande obscurité. L'arrivée inattendue à bord du *Virginia* du capitaine d'armement, son attitude, sa façon de parler l'avaient dissipée d'un coup.

La responsabilité de son armateur mais surtout celle de Maurin, ce petit homme remuant, agité, entreprenant, malin comme un singe, sachant dire à chacun ce qu'il fallait, sachant donner un sens bien particulier à un rapport, à une lettre, escamoter les difficultés, lui étaient apparues dès la première heure. Mais le choc, la douleur, l'angoisse l'avaient égaré.

« J'avais cru... Quelle erreur ! Mais ils tremblent ! Surtout lui, Maurin, qui, les noms de trois, quatre navires prononcés dont l'un serait acquis par la compagnie et mis en service sur la route de New-York, a insisté pour que ce fût le *Canope*, qui, le premier, a visité le paquebot, qui a choisi l'équipage et donné à chacun la consigne d'aller vite, qui a lancé la publicité et fixé l'horaire.

« Et son *splendide liner à trois cheminées* a coulé, écrasant et noyant femmes et enfants ! »

Le *Virginia* avait repris sa route vers Naples. Les tôles vibraient. Des bruits, des appels, des va-et-vient perçus même là, dans cette cabine intérieure, annonçaient les manœuvres prochaines de l'arrivée. Ne paraissant pas s'en soucier, Maurin avait commencé à prendre connaissance des pages que le commandant Cernay venait de lire, un instant plus tôt.

Une nouvelle angoisse plus perfide que celle qu'il avait éprouvée jusque là, ne s'y substituant pas mais s'y ajoutant (car la menace n'était pas écartée ; d'autres porteraient l'accusation) s'était alors glissée dans le cœur de Godde qui suivait le mouvement des yeux verts sous les paupières fripées, allant d'un mot à l'autre et d'une ligne à la suivante.

« Quel plan ont-ils dressé pour leur défense ? Quelle manœuvre ont-ils imaginée contre moi ? »

Il s'était préparé à une attaque. Il n'y avait pas d'attaque mais une dérobade, un glissement, et Godde avait été pris au dépourvu.

Cependant Maurin avait tourné un feuillet puis le second et, peu à peu, le malchanceux capitaine, sans oublier sa pensée de l'instant d'avant, s'était laissé prendre à cette lecture faite devant lui du drame qu'il avait vécu. Il avait même espéré une résurgence du passé chez cet homme qui avait trente ans de navigation et avait commandé. Le masque, dans le moment inexpressif, ne révélerait-il pas un trouble ! La course du regard le long d'un texte dont Godde savait la puissante évocation ne s'arrêterait-elle pas ? Et dans les yeux levés et fixés sur les siens, ne lirait-il pas un aveu : « C'est vrai, Godde, nous vous avons donné un mauvais navire », et une approbation : « Je n'aurais pas agi autrement que vous ? »

Aucune phrase, si lourde de sens fût-elle, n'avait eu le pouvoir d'interrompre la lecture de Maurin. Godde, souffrant trop de demeurer immobile jusqu'au bout, s'était levé et avait commencé à rassembler les quelques objets personnels sauvés et les affaires : vêtements et linges, qu'il devait à ses camarades du *Virginia*.

« C'est à ne pas y croire ! pensait-il. Maintenant, il sait aussi bien que moi pourquoi le *Canope* a coulé, comment il a été évacué et abandonné. Et pas un mot ! Ni pour Charrel, Bertrand, Rouveyre, ni pour les mécaniciens, ni pour les hommes qu'il a connus, ni pour les enfants écrasés ! La peur le rend-elle donc pire qu'une bête ? »

Godde serrait le petit sac de marin que lui avait confectionné le maître d'équipage lorsqu'il avait aperçu le capitaine d'armement ôter ses lunettes et enfouir dans une poche le rapport négligemment plié.

— Qu'est devenu le commandant Derieu ? avait-il alors demandé, autant pour connaître le sort de l'ancien maître du navire que pour mettre Maurin sur une voie qui aurait pu le conduire à parler des conditions dans lesquelles lui, Godde, il avait pris le commandement du *Canope*. De là, qui sait où on serait allé ?

— Il est mort.

— Quand ?

— La nuit même de votre départ. Dépêchez-vous. Dans cinq minutes, nous embarquons sur le remorqueur.

Godde s'était senti glacé. Là, il avait aperçu l'abîme qui séparait les marins de cet homme menacé, ancien marin lui-même, devenu farouchement égoïste. « S'il le faut, avait-il pensé, il m'écrasera ».

Les yeux des deux hommes s'étaient enfin rencontrés, et, certainement — tel du moins avait été le sentiment de Godde — po avoir lu dans ceux de Godde une sorte stupeur, Maurin avait ajouté :

— Après-demain, le directeur vo recevra.

A bord du petit bâtiment que le *Virgi* avait rapidement distancé, Maurin, ap avoir dit un mot à chaque homme, s'ét assis seul dans la cabine du timonier, menton et la bouche cachés dans foulard, le col du pardessus levé.

Le remorqueur était passé assez près paquebot accosté pour que ses passag perçoivent les appels criards d'une fo que les policiers contenaient mal, tan que les passerelles poussées de terre bord ployaient sous le poids d'une au foule. Sur le pont supérieur, les jour listes tournaient autour des roofs à recherche d'une proie qui leur av échappé.

Les hommes avaient été déposés da un hôtel. Alors avait commencé da Naples une course en voiture qui av donné à Godde une haute idée de l'habil de Maurin. « Tout est prêt », avait celui-ci. C'était vrai. Au delà des portes q s'étaient ouvertes seules, des huissie attendaient les officiers rescapés et avaient conduits à des commis qui avai déjà placé sur leur bureau les regist destinés à recevoir déclarations et sig tures. Au consulat, un premier secréta jouissant de la procuration avait exc son chef et accepté le rapport de mer.

Maurin avait déposé à la gare les tr navigateurs, leur remettant un billet passage pour un train quittant Naples minuit. Le temps de répéter à Godd « Après-demain, à la compagnie, directeur », il avait disparu. Quelqu minutes plus tard, le mécanicien Olliv qui avait préféré voyager seul, l'avait imi

Godde s'était installé dans un coin d' compartiment, ayant devant lui, com l'image vivante de la catastrophe, s lieutenant Dufor, qui, ne pouvant tenir place, dépliait son long corps, sortait d le couloir où il allait à grands pas, com sur une passerelle. Sans raison appare il abaissait une glace, se penchait, relevait, allumait une cigarette, la jet revenait s'asseoir, cachant son vis osseux dans ses fortes mains.

Le train s'arrêtait, Dufor bondiss sautait sur le quai, réapparaissait, déc rant un sandwich des dents.

— Commandant ? Voulez-vous que

us apporte quelque chose ? Vous devriez anger, boire. Du café ?

Godde secouait la tête, négativement. Il rait voulu pouvoir lui crier : « Je ne ux plus entendre votre voix. »

Vibrant de nouveau à ses oreilles, elle rrachait de sa chair où — cette nuit meuse durant laquelle Godde avait ntendu Dufor raconter à Vox le drame térieur du *Canope* — elle-même les avait ravés, le cri qu'avait poussé Rouveyre, s reins brisés, lorsque le second lieutenant avait soulevé dans ses bras ; les malédictions des émigrants bousculés par la mpête et leurs hurlements lorsqu'ils étaient crus prisonniers dans les entreonts ; la longue clameur d'épouvante au oment où le navire s'était couché sur la remière baleinière.

Aussi, elle déchirait l'obscurité devant s yeux de Godde qui, cahoté dans le agon, les paupières baissées, voyaient, tels es fantômes dans la lumière même qui vait baigné l'agonie du navire, les soutiers ccroupis dans la fange noire qu'était evenu le charbon inondé, cherchant les locs secs et se les passant de l'un à autre, pour que les foyers ne s'éteignent as tout à fait ; ou quelques femmes priant genouillées autour d'un vieillard moribond ; ou une jeune fille trouvée seule ans une cabine sans lumière et s'évaouissant de peur, jeune fille dont quelques eures plus tard le crâne éclatait sous le hoc d'un croc.

Le jeune marin, lassé de n'obtenir que les refus, se taisait et, enfin, demeurait ranquille. Pas pour longtemps. Alors, dans obscurité se dessinait un masque couleur e cendre blanche, aux yeux verts : Maurin. « Qu'ont-ils monté contre moi ? » e demandait Godde.

Le seuil du cabinet franchi, la mince ilhouette noire, le fort crâne rond et nu, es yeux globuleux, la barbe teinte, taillée arré, du directeur avaient rappelé à Godde qu'une quinzaine de semaines plus ôt il avait été reçu par le même homme ui lui avait annoncé sa nomination omme second capitaine à bord du *Canope* t lui avait implicitement promis le commandement d'un cargo. « Je vous reverrai ci avant un an. »

Avant un an ! Il rentrait dans ce cabinet; était pour rendre compte d'un navire qui ui avait été confié et qu'il n'avait pas amené !

— C'est une terrible affaire, Godde ! Deux cent quinze morts. Bertrand, Rouveyre, Charrel et tous ses officiers mécaniciens, sauf Ollivier, le docteur Thomas, perdus. Le maître, tous ces hommes, vieux serviteurs de la compagnie. Racontez-moi.

Godde, sur un geste qui l'y invitait, s'était assis.

— Du commencement à la fin. Tout.

Godde, très troublé, était demeuré une longue minute sans prononcer un mot, s'efforçant de deviner dans le regard de l'homme le sens qu'il donnait à sa demande. Raconter tout ? Mais encore ? Seulement les événements ou, aussi, ce qu'il y avait autour, dessous, derrière ? N'y avait-il pas un piège caché ? L'armateur désirait-il une explication complète, un débat, une sorte de lessivage ?

L'attitude de Maurin avait rendu Godde prudent. « Je verrai bien. » Et il avait pris la décision de suivre exactement son rapport de mer mais en se montrant plus précis encore, d'appuyer davantage sur les motifs qui l'avaient guidé dans ses actes.

— Parlez-moi d'abord de Derieu.

Derieu ! Godde avait sursauté. Evoquer le départ de l'ancien commandant du *Canope*, c'était toucher de bien près aux conditions de sa propre prise de commandement et au « climat » du bord au moment de l'appareillage de Naples.

Il avait commencé à parler lentement, minutieusement, objectivement. Le spectacle que lui offrait la baie du cabinet : navires amarrés dans un bassin, fumées fauves se tordant au-dessus des cheminées, vapeur voilant les treuils, flèches des grues pivotant, petites silhouettes grises avec, ici et là, une tache de couleur vive, gesticulant, traversant les ponts, grimpant aux échelles, était trop semblable au décor dans lequel s'était jouée la scène du dramatique départ de Derieu pour que Godde ne fût pas d'un coup ramené à cet instant où sa vie avait pris brusquement une autre direction.

Aussi, il se trouvait que jamais encore Godde n'avait raconté à personne, même pas à sa femme qui ne lui en avait arraché que des bribes, l'affaire du *Canope* d'un bout à l'autre, et il en éprouvait le besoin.

Cependant un sûr instinct l'avait guidé et gardé de prononcer certains mots qui auraient pu être pris pour une attaque. Après avoir dit comment une ambulance avait enlevé Derieu, il avait ajouté : « Deux heures après, je recevais votre télégramme me demandant de prendre la direction du *Canope*. » Puis, après un arrêt bien marqué : « Je ne pouvais pas refuser. » Et, tout de suite, il avait commencé le

récit du voyage, insistant sur la bonne tenue du navire et, la minute d'après, sur la violence de la tempête subie dès Gibraltar franchi, revenant immédiatement à l'excellent fonctionnement de la machine, puis, encore, sur la puissance toujours accrue des lames.

Cette alternance voulue, plus poussée encore que dans son rapport, évoquait, sans qu'un mot en fût dit, les faits inquiétants qui avaient marqué la traversée Londres-Marseille, d'une telle manière que lorsque Godde en était arrivé à sa décision de se porter au secours du *Marco-Polo*, après quelques phrases hachées par des silences, il s'était tu. Et la passion de son regard fixé sur l'armateur avait exprimé mieux que des mots sa pensée : « Maintenant, j'attends que vous m'accusiez. »

Alors, il avait remarqué la décomposition du visage de l'homme devant lui, immobile, le torse droit, les épaules collées au dossier, le teint cadavérique de la peau, fripée sous les yeux, craquelée aux pommettes, moulant les veines des mains qui tremblaient un peu, la blancheur des lèvres minces. Enfin, celles-ci s'étaient entrouvertes pour murmurer :

— Continuez donc.

Godde avait porté les yeux sur l'un des navires dans le bassin, qui, les cales fermées, prenait ses dispositions d'appareillage. « Nous ne sommes dupes ni l'un ni l'autre, avait-il pensé. Mais il ne parlera pas. »

Il avait repris son récit et, peu après, l'attitude de l'armateur avait changé. Celui-ci avait fait des remarques, posé des questions, demandé des précisions, pris des notes en marge du rapport de mer sorti d'un sous-main. Il avait voulu savoir comment était mort Rouveyre et comment avait disparu Charrel. Il était même arrivé que Godde se trouvât pris de court et fût obligé, pour répondre, d'utiliser ce qu'il avait appris lui-même de Dufor.

Parlant de l'évacuation, de l'écrasement de la baleinière, de la dernière visite de bord, les deux hommes s'étaient vus face à face, animés, pris ensemble profondément par le drame.

Soudain l'armateur avait tendu la main au capitaine.

— Vous êtes en congé. Nous vous mettrons ensuite en disponibilité pour que vous puissiez être entendu par la commission d'enquête.

Deux minutes plus tard, Godde marchant comme un halluciné, murmurait : « C'est un armateur. Il aime les navires... C'est un coup dur... Mais il y a l'orgueil, l'amour-propre, le prestige... »

Un saut en arrière, qu'il dut faire pour éviter un cheval de fiacre, ne détourna pas le cours de ses pensées. « Il ne m'accusera pas mais, s'il le faut, se défendra sauvagement, sans pitié pour moi, pour les mêmes raisons : orgueil, amour-propre, prestige ! » Se relançant en avant, il avait ajouté : « Et l'argent, qu'est-ce que j'en pèse, moi ? »

(Suite et fin au prochain numéro)

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador.

Fondateur : Georges Oudar

Imprimerie Moullot - Marseille — Dépôt légal 3me trimestre 1954